

Le retrait social chez les adolescents et les jeunes à l'aune de la déprise sociale

Accompagnements éducatifs de jeunes et leur famille en situation de
retrait social.

Vincent Simon
Septembre 2024
Sous la direction de Virginie Muniglia

REMERCIEMENTS

En premier lieu je souhaite remercier Virginie Muniglia qui m'a à la fois ouvert les portes de ce master, accompagné tout du long de mon année ainsi que sur mon travail de mémoire. Je remercie Virginie pour toute sa bienveillance, son optimisme, sa disponibilité et ses encouragements.

Je remercie également tous mes amis, mes proches qui m'ont soutenu à leur façon, chacun à sa manière. Merci à vous d'avoir fait en sorte que « la vie continue » malgré la complexité d'une reprise d'études et merci de m'avoir soutenu dans mes moments de doutes et d'angoisses. Je reste touché par vos pensées positives et toutes vos attentions ainsi que vos encouragements tout du long de l'année. Merci à Lise pour sa qualité d'écoute, sa bienveillance et par la justesse de ses propos à mon égard.

Je remercie également tout particulièrement Cédric et Leïla qui m'ont aidé à me sentir bien au sein de l'EHESP et à investir cet espace avec plaisir. J'y ai rencontré de nouveaux camarades de route avec qui je n'ai cessé de m'enrichir depuis un an.

Merci encore à Leïla pour toute sa bienveillance et son soutien de tous les instants. Merci de m'avoir sorti de mes schémas habituels, de m'avoir réconcilié avec « le savoir » et d'avoir su cultiver chez moi de nouvelles envies, de nouveaux désirs et une nouvelle curiosité sur le monde.

Je remercie également Leïla et ma mère pour la relecture de mon mémoire et toute l'aide apportée à mon travail.

Merci également aux jeunes enquêtés qui ont grandement contribué à la construction de mon travail, ainsi qu'à mes collègues.

Enfin, merci à Louve pour tout son amour et toute sa bienveillance.

SOMMAIRE

Introduction.....	3
Méthodologie.....	6
I- Le retrait social : une logique de préservation de soi.....	9
A) Se soustraire aux impératifs de réussite sociale.....	10
1- Maël, le devoir de ne pas poser de problème.....	10
2- Malo, le devoir de rentabiliser l'investissement familial.....	17
3- Léa, le devoir de prendre soin.....	21
B) Se soustraire aux relations avec les pairs.....	24
1- Léa, le devoir d'évoluer seule.....	24
2- Maël, le devoir de faire face aux violences.....	29
II- Le phénomène de retrait social : une logique de réaménagement de son existence.....	37
A) Jeunes en situation de retrait social et réaménagement de leur quotidien.....	37
1- Nathan, la construction d'un espace protégé.....	37
2- La chambre connectée des jeunes en situation de retrait et la construction de soi.....	40
2-1 La chambre : construction d'un abri, d'un refuge.....	40
2-2 Les usages numériques : un espace pour vivre, se construire et se reconstruire.....	44
B) Nouveaux acteurs et accompagnements.....	49
1- Entre contraintes et opportunités.....	49
2- Situation de Xavier.....	57
Conclusion.....	60

INTRODUCTION

J'ai obtenu mon diplôme d'état d'éducateur spécialisé en 2010. Après deux expériences professionnelles réalisées au sein d'un CHRS puis dans un foyer d'accueil d'urgence au Centre de l'Enfance, j'ai intégré un service éducatif de milieu ouvert où je travaille depuis 12 ans.

Au sein de ce service, j'exerce des mesures éducatives administratives et judiciaires qui s'inscrivent dans le cadre de la protection de l'enfance auprès d'enfants, d'adolescents et jeunes majeurs (0 à 21 ans). Ces jeunes vivent majoritairement au domicile des parents.

Si mon poste me permet d'évoluer auprès d'un public diversifié où chaque situation (famille et jeune) accompagnée est singulière, j'apprécie tout particulièrement travailler auprès des adolescents et au contact de leur environnement. Dans le cadre du milieu ouvert, les problématiques d'adolescents et de jeunes rencontrés peuvent se caractériser notamment par des relations familiales fragilisées voire violentes, un repli sur soi, des comportements auto et/ou hétéro agressifs, un sentiment de mal-être, un état de souffrance physique et/ou psychique, ou encore un décrochage voire une rupture scolaire et/ou de formation.

Je travaille en territoire rural et j'observe chez certains jeunes leur retrait progressif, parfois brutal, d'activités ou de relations liées et valorisées pourtant par leur catégorie d'âge. Ils ne fréquentent plus, ou moins, certains espaces de socialisation pourtant soumis aux actions et aux politiques publiques de jeunesse. Concrètement, certains jeunes que j'accompagne décrochent de l'école et/ou d'une formation voire ne s'y rendent plus. Ils décrochent aussi de leurs activités sur l'extérieur ainsi que de leurs relations avec leurs pairs. J'observe également qu'ils peuvent se mettre en retrait de relations avec leurs proches et leur famille. Certains jeunes cohabitent d'ailleurs avec celle-ci et se croisent au domicile mais ne partagent plus ou peu de temps en commun. Ces jeunes vivent dans leur chambre et peuvent entretenir et maintenir des liens sociaux via les réseaux et les jeux-vidéos notamment.

Ces expériences de retrait que j'observe auprès des jeunes que mon service accompagne dans le cadre du milieu ouvert ne sont pas uniformes, et je fais l'hypothèse qu'il existe du lien entre le phénomène de retrait social et leur parcours de vie.

En effet, leur trajectoire se caractérise notamment par une série de décrochages, d'échecs, de ruptures avec des impacts sur leur santé. J'observe un processus progressif de perte de motivation, une perception de l'avenir qui n'est plus porteuse d'envie ou d'espoir, un fort sentiment d'inutilité, une perte de confiance, en soi et en l'autre. Je constate un parcours empreint de violences et/ou d'humiliations qui se répètent pour eux.

L'expérience de ces jeunes peut faire écho au concept de déprise sociale. Vincent Caradec la définit comme « *le processus de réaménagement de la vie qui se produit au cours de l'avancée en âge, au fur*

et à mesure que les personnes qui vieillissent sont confrontées aux difficultés croissantes¹ ».

Principalement utilisé donc dans la sociologie de la vieillesse et du vieillissement, j'ai découvert au fil de mes lectures de nombreuses similitudes entre l'étude de ce processus et le parcours de jeunes que j'accompagne dans le cadre du milieu ouvert en protection de l'enfance.

Ainsi, je fais l'hypothèse que certains adolescents que nous accompagnons au sein de mon service s'engagent dans un tel processus face aux difficultés grandissantes de leur quotidien et des incidences pour leur santé. En effet, les échanges que j'entretiens avec eux témoignent de cette usure et de situations vécues qui les éprouvent chaque jour un peu plus, un contexte qui les impacte et les amène de façon plus ou moins contrainte à devoir réaménager leur existence au sein de leurs activités ou encore de leurs relations.

Anastasia Meidani pense la déprise comme *« une forme de défense de soi qui prend congé des injonctions d'un monde dans lequel on ne se retrouve plus tout à fait² »*.

Au-vue de mon expérience et de mes observations professionnelles, il me semblerait intéressant d'étudier ces expériences de retraits vécus par les jeunes accompagnés au regard de ces notions de « défense de soi », « d'injonction » ou encore, comme le souligne Vincent Caradec, de « réaménagement de la vie ».

Si le concept de déprise peut apparaître plus évident dans l'analyse et dans la compréhension de certains mécanismes, processus associés aux caractéristiques de populations vieillissantes, je souhaite également l'étudier auprès d'un public adolescent/jeunes aux caractéristiques pourtant très différentes. Je souhaite en effet comprendre ce qui amène un jeune « qui a la vie devant lui » à se mettre en retrait d'espaces de socialisation pourtant fondamentaux pour sa construction personnelle. Est-ce justement parce qu'il a tout à construire qu'il s'efface ? Qu'est-ce qui lui fait du bien dans ce retrait ? De quoi cherche-t-il à s'effacer ?

Le retrait, s'il peut s'avérer nécessaire, bien que plus ou moins contraint, constitue une expérience atypique dans la vie d'un jeune, sa famille et son environnement. Il bouleverse tout un écosystème et favorise parfois l'arrivée de nouveaux acteurs. Il existe en effet une offre de dispositifs d'appui et de services pour soutenir les familles et les jeunes concernés. Ils s'inscrivent dans des champs d'actions bien spécifiques tels que l'éducation, la santé, la formation, l'insertion ou encore l'éducation spécialisée. S'il ne s'agit pas ici d'interroger la légitimité ou la nécessité de ces dispositifs, mes observations en tant qu'éducateur m'invitent à questionner l'existence possible d'un risque pour certains jeunes en situation de déprise sociale, que ces dispositifs accentuent leur souffrance si leur parole et la singularité de leur parcours ne sont pas pris en compte. En effet, il me semble que certaines

¹ Caradec V., *Idées économiques et sociales 2009/3 (N°157)*, « L'expérience sociale du vieillissement », p.42.

² Meidani A., Cavalli Stefano, *Gérontologie et société 2018/1(vol. 40/n°155)*, « Vivre le vieillir : autour du concept de déprise ».

aides apportées peuvent, au-contre des effets escomptés par les professionnels, alimenter de nouvelles conduites d'échecs, de nouvelles violences ou encore de nouvelles humiliations pour le jeune concerné. On peut ainsi penser que ces expériences construisent de la disqualification, qu'elles fragilisent l'adolescent lui-même ainsi que l'adolescent dans son environnement, et qu'elles risquent alors d'accentuer un mouvement de marginalisation.

J'observe aussi dans mon quotidien professionnel que le terme de "retrait social" ou encore celui de "déprise" n'apparaissent jamais comme tel dans un jugement ou un contrat d'accompagnement éducatif, le retrait étant davantage caractérisé et qualifié par des termes comme "isolement", "repli sur soi", "décrochage scolaire", etc, des motifs d'intervention qui peuvent renforcer la stigmatisation d'un jeune ou d'une famille, des motifs qui peuvent également inscrire et/ou figer l'expérience du retrait exclusivement sous le prisme de l'inquiétude ou encore du danger, une expérience qui prend forme par son symptôme sans rendre compte d'autres choses.

Dans ce contexte, l'accompagnement éducatif est-il un atout et/ou une contrainte pour les jeunes en situation de retrait et pour leur famille ? Comment vivent-ils cet accompagnement ? Quelles peuvent être les effets de ce type d'intervention pour les jeunes et leur environnement ? Les mesures éducatives peuvent-elles construire et/ou renforcer un problème ? D'une façon générale, comment composent-ils avec ce que cette situation génère autour d'eux ?

Je vois par exemple dans mon travail, que le retrait d'un adolescent de son cadre scolaire et/ou d'activités extérieures peut accentuer la pression ressentie des adultes ou encore de ses pairs à son égard. Cette situation peut aussi générer un sentiment de culpabilité et renforcer l'isolement. Par exemple, j'ai accompagné des adolescents en retrait de leur environnement scolaire qui ont exprimé leur souhait de continuer à voir leurs copains dans d'autres espaces de socialisation. Pour autant, ils se sont sentis jugés et ont été directement interpellés par certains pairs ou encore par des adultes quant au fait de n'être plus à l'école, et ils ont progressivement arrêté de sortir. L'entourage de ces jeunes en retrait s'interrogeait ainsi : "il peut continuer à voir ses copains, pourquoi ne vient-il plus en cours ? Que fait-il devant le collège s'il ne peut pas être en classe ? Que font ses parents ?". Il peut être ainsi vu comme un jeune pour qui les règles du jeu sont différentes, ce qui peut être perçu de façon très négative. Cet exemple montre que le retrait peut avoir des conséquences pour le jeune lui-même et son environnement.

Lorsque j'ai débuté ce travail, je souhaitais étudier les enjeux liés à ce processus à travers l'analyse des pratiques de professionnels concernés dans l'accompagnement de ces jeunes. Je me suis alors posé cette question : Comment les travailleurs sociaux exerçant des mesures éducatives en milieu ouvert composent-ils avec le normatif et/ou des impératifs (injonction de performance, insertion, protection...) dans leur accompagnement auprès des jeunes en situation de déprise sociale ? Comment travailler dans un cadre de travail normatif avec des jeunes "hors-normes" ?

Si cette perspective de travail m'offrait l'opportunité de sortir de relations interprofessionnelles habituelles et d'interroger d'autres professionnels que ceux que je côtoie sein de mon association autour de cette question, je m'interroge aussi sur le regard que ces jeunes accompagnés dans le cadre d'une MEP peuvent porter sur leur propre expérience de retrait. Ces jeunes qui vivent, ou qui ont vécu, de l'intérieur la réalité d'une expérience de retrait social et la réalité du monde qui la leur impose ont construit du savoir. Celui-ci n'est donc pas seulement sur leur vécu mais aussi sur l'environnement qui leur a fait vivre ces expériences de retrait³. Je fais l'hypothèse que cette connaissance peut être un vrai levier dans l'accompagnement de ces jeunes.

Dans leur quotidien de travail, les professionnels de la MEP construisent du savoir qu'ils partagent avec leurs pairs, parfois avec d'autres professionnels concernés eux-aussi par l'accompagnement de jeunes en situation de déprise sociale ou encore de retrait. Ces savoirs se croisent, s'affinent dans le cadre de ce quotidien et parfois, ils se nourrissent aussi de savoirs plus universitaires ou encore de lectures.

Ainsi, dans cette dynamique, je me questionne sur la place que nous accordons dans le cadre des mesures éducatives à la connaissance des jeunes eux-mêmes sur leur propre condition. La prise en compte de cette connaissance ou encore de cette parole peut-elle être un levier dans l'accompagnement de ces jeunes qui vivent ou qui ont vécu une situation de retrait social ? De plus, si l'effet recherché par le retrait consiste à se protéger de certaines injonctions, contraintes et/ou de diverses formes de pression, comment ces jeunes composent-ils avec leur nouveau cadre de vie un peu "hors-norme" lui-même soumis à de nouvelles contraintes, injonctions et diverses formes de pression ?

METHODOLOGIE

Mon travail de recherche autour des jeunes en situation de retrait social est issu à l'origine de l'expérience et de la confrontation des pratiques de 4 travailleurs sociaux (moi y compris) qui ont exercé ensemble des accompagnements éducatifs à moyens renforcés⁴. La phase exploratoire de mon travail de mémoire a débuté dès 2011, au sein même de mon équipe et des accompagnements régulièrement ordonnés pour des situations d'adolescents, de jeunes en situation de décrochage voire de rupture avec leur environnement scolaire, familial et social d'une façon globale. Nous ne parlions

³ Père Joseph Wresinski, *Introduction à la rencontre du Comité permanent de recherche sur la pauvreté et l'exclusion sociale, le 3 décembre 1980, au Palais de l'Unesco à Paris*, « La pensée des plus pauvres dans une connaissance qui conduise au combat ».

⁴ Les moyens renforcés de l'accompagnement éducatif constituent une modalité d'intervention plus intensive dans le sens d'une fréquence de rencontre plus importante que dans un accompagnement éducatif ordinaire.

jamais de jeunes en situation de retrait social mais plutôt de jeunes à « problématiques multiples » ou encore de « jeunes en rupture ».

Nous partageons alors bien souvent un sentiment d'impuissance dans ces situations, des constats d'inefficience à orienter ces adolescents de service en service, aux risques d'une part, de "morceler" les réponses à des besoins qu'ils ne sont pas toujours en situation d'exprimer, et d'autre part, de renforcer leurs difficultés, favoriser de nouvelles ruptures, et renforcer leur stigmatisation. Pendant plusieurs mois cette situation a été partagée lors de rencontres organisées à notre initiative avec certains de nos principaux partenaires et les constats ont été largement partagés.

De ce constat notre équipe a élaboré une démarche structurée autour d'un pari, celui de la relation, d'être à côté et d'accompagner les mouvements qui en découlent. Il s'agissait d'expérimenter une nouvelle posture reconnaissant la situation de retrait du jeune en se décalant des injonctions liées aux contraintes du cadre de notre travail.

Une fois les constats professionnels posés et remobilisés, j'ai voulu élargir ma démarche en regardant la littérature existante sur le sujet. Certains éléments importants de ma réflexion ont fait l'objet de recherche, elles m'ont permis de découvrir le terme de déprise sociale ainsi que celui du retrait social. Le concept de déprise sociale est issu de travaux réalisés en sociologie de la vieillesse et du vieillissement. Pour autant, il m'a semblé intéressant de mobiliser ce concept auprès des adolescents et jeunes concernés par mon travail au regard des similitudes observées dans les symptômes associés à leur processus de retrait social avec celui des personnes vieillissantes. De plus, ce concept revêt à la fois d'une dimension de mouvement, d'une dynamique de reconversions des activités, et d'une logique de rebond et non d'un abandon de soi, qui apparaissaient lors de mes rencontres avec ces jeunes concernés et leur famille mais dont il était plus difficile à rendre compte auprès de mes pairs (travailleurs sociaux) et partenaires extérieurs.

J'ai souhaité alors prendre de la distance avec mes observations de terrain et mes expériences d'accompagnements, pour croiser mes savoirs professionnels avec ces notions de retrait social et de déprise sociale. Cette phase de recherche théorique a été très importante pour moi puisqu'elle m'a aidé à mobiliser mes savoirs expérientiels tout en prenant du recul avec mon quotidien de travailleur social. Elle m'a aussi permis d'aborder mon sujet de recherche sous un angle nouveau et davantage dans une position d'étudiant chercheur. Le cadre théorique précisé, des hypothèses se sont dessinées et une problématique de recherche s'est ainsi dégagée.

Dans un premier temps, j'ai souhaité comprendre et mettre en lumière les enjeux pour les travailleurs sociaux concernés dans l'accompagnement de jeunes qui vivent ou qui ont vécu une situation de retrait social. J'ai alors débuté ma phase d'enquête par des entretiens semi directifs menés auprès de deux

travailleurs sociaux d'associations différentes. D'autres rencontres étaient envisagées mais la problématique de mon mémoire a évolué et mon intérêt de recherche s'est orienté vers la compréhension du processus de retrait non plus par le prisme des professionnels mais au-travers le récit de jeunes, qui vivent ou qui ont vécu une situation de retrait social, autour de leur parcours et leur trajectoire de vie. J'ai souhaité également rencontrer des jeunes qui bénéficient ou qui ont bénéficié d'un accompagnement éducatif.

Cette phase d'enquête a consisté en la réalisation de rencontres auprès de 4 jeunes dans le cadre d'entretiens semi directifs. Ces entretiens visaient à la fois à collecter des informations et à rendre compte de l'expérience de chacun de ces jeunes autour d'un récit issu de leurs propres expériences familiale, sociale, avec leurs pairs, scolaire et en lien avec leur accompagnement éducatif, le tout dans une optique compréhensive.

J'ai alors mobilisé mon réseau personnel et professionnel autour de mon objet de recherche dans l'objectif d'organiser ces entretiens. J'ai souhaité rencontrer deux jeunes que je connaissais déjà, Maël que j'ai accompagné par le passé et Malo avec qui je continue de travailler, et deux autres jeunes, Léa et Nathan que je ne connaissais et vers lesquels j'ai été orientés par des collègues. J'ai souhaité également m'entretenir avec deux jeunes qui bénéficient toujours d'un accompagnement éducatif, Malo et Léa, et deux autres jeunes qui ont été suivis, Nathan et Maël. Enfin, il me semblait important également de m'entretenir avec des jeunes d'âges différents, et il m'a fallu l'accord des parents de Malo pour nous voir, ce dernier étant toujours mineur.

Ces entretiens se sont organisés dans des espaces différents pour chacun et déterminés en amont par téléphone avec eux. J'ai alors rencontré Malo dans son salon, Maël est venu me voir à l'EHESP, notre rendez-vous avec Léa s'est organisé dans le bureau d'une mairie proche de chez elle, et enfin j'ai vu Nathan dans le studio d'une amie à moi à proximité de son domicile. J'ai souhaité que nous puissions bénéficier d'espaces rassurants, simples et propices à la discussion. Ils ont accepté que nos entretiens soient enregistrés et je leur ai garanti d'anonymiser l'ensemble des personnes mentionnées et des données recueillies.

Enfin, l'étape d'analyse a été menée à la lumière de ma double appartenance entre professionnel et enquêteur. Des observations de terrain et des échanges informels sont venues soutenir et étayer mon analyse.

I- Le retrait social : une logique de préservation de soi

Le retrait social est un processus qui suppose l'effacement progressif d'un jeune de la sphère sociale habituelle pouvant se matérialiser concrètement pour certains par une situation de claustration dans sa chambre. Ce phénomène a été étudié à partir des années 1980 au Japon sous le terme de « Hikikomori » qui signifie littéralement « *se confiner, se retrancher*⁵ ». Il est utilisé pour désigner un individu qui s'est retiré de la vie sociale et qui n'a aucune relation en dehors de sa famille pendant une période supérieure à six mois⁶. A partir des années 1990, ce phénomène a pris de l'ampleur au Japon et il est devenu un véritable enjeu de santé publique. Ce n'est que dans les années 2010 qu'il s'étend hors des frontières du Japon et devient un phénomène mondial⁷.

Le phénomène « Hikikomori », ou celui de retrait social, est un processus qui s'inscrit et se construit dans les activités individuelles ainsi que dans les interactions que les jeunes ont dès leur plus jeune âge avec leur environnement social, familial ou encore scolaire, des espaces de socialisation alors nécessaires à la construction de soi, notion qui fait référence « *à l'ensemble des facteurs et processus (sociaux et individuels) permettant à un individu d'orienter son existence et, ainsi, de tenter de devenir (de se faire) ce qu'il est à ses yeux et aux yeux des autres à un moment donné*⁸ ». Cette construction de soi s'organise chez les individus en cohérence avec les expériences et événements qui ont marqué et marquent leur vie⁹.

Les quatre jeunes rencontrés dans le cadre de mon mémoire ont accepté de partager justement avec moi leurs expériences qui les ont construits et les construisent aujourd'hui par le biais d'anecdotes, d'images et plus globalement autour de récits, leurs récits. Ils représentent une partie de leur trajectoire personnelle qu'elle soit scolaire, familiale ou encore amicale, des parcours qui éclairent et traduisent leurs propres expériences et notamment celles du retrait social qui m'intéressent plus particulièrement dans le cadre de ce mémoire. Des récits autour d'expériences concrètes qui amènent de la finesse dans la compréhension de ce phénomène.

⁵ Guedj-Bourdau M-J., *Troubles psychiques et comportementaux de l'adolescent*, « Comportement de retrait social et de claustration. Hikikomori », pp. 115 -122.

⁶ Furlong A., « Le phénomène hikikomori japonais : un retrait social aigu des jeunes ».

⁷ Fansten M. et Bernot-Caboche C., (2021). 2. Le retrait social des jeunes : entre visibilité et invisibilité. Dans : Natacha Vellut éd., *Hikikomori: Une expérience de confinement* (pp. 37-49). Rennes: Presses de l'EHESP. <https://doi-org.ehesp.idm.oclc.org/10.3917/ehesp.vellu.2021.01.0037>

⁸ Guichard J., Guichard, *Orientation et insertion professionnelle: 75 concepts clés*, « Construction de soi » J. & Huteau, M. (2022). Construction de soi (*Self-construction*). Dans : Jean Guichard éd., (pp. 108-113). Paris: Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.guich.2022.01.0108>

⁹ Guichard J., (2019). Construction de soi. Dans : Christine Delory-Momberger éd., *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique* (pp. 315-321). Toulouse: Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.delor.2019.01.0315>

Les récits de Léa, Maël, Malo, et Nathan témoignent de trajectoires personnelles singulières qui ont toutefois pour points communs de décrire un vécu douloureux construit dans des contextes et des conditions de vie difficiles, des parcours emprunts de situations violentes et humiliantes vécues au sein de leur famille, à l'école ou encore avec leurs pairs. Ces expériences se sont cumulées pour chacun d'entre eux et ils ont très souvent dû les gérer et les affronter seuls.

Ces situations d'échecs, ces difficultés ou encore ces violences non-traitées, s'étirant et se cumulant dans le temps, peuvent favoriser chez certains une forme d'effacement de la personne concernée au sein d'espaces de socialisation devenus pour elle alors insupportables¹⁰.

A) Se soustraire aux impératifs de réussite sociale

1- Maël, le devoir de ne pas poser de problème

Maël témoigne de cette solitude ressentie face aux difficultés de la vie.

Le plus souvent je ne le montrais pas [il parle de son mal-être]. Je rentrais à la maison mais je rentrais dans ma chambre et je me mettais à pleurer dans mon coussin en faisant le moins de bruit possible.

Maël Olivier est un jeune homme de 24 ans que j'ai accompagné en tant qu'éducateur spécialisé de l'âge de ses 16 ans à ses 21 ans dans le cadre de mesures éducatives en milieu ouvert.

Maël est issu des classes populaires. Son père était ouvrier et sa mère travaillait dans le soin à la personne. Ils ont accédé à la propriété par l'achat d'une maison. Monsieur Olivier est décédé brutalement d'un accident de bateau quand Maël avait 9 ans. Madame Olivier s'est effondrée à la suite de cet événement tragique, connaissant depuis de graves problèmes de santé, familiaux, sociaux et financiers.

Maël est le benjamin d'une fratrie de trois enfants. Sa sœur (âgée de 29 ans) vit dans son propre logement depuis de nombreuses années. Maël devait avoir 14 ans quand sa sœur est partie de la maison pour ses études et son frère (âgé de 27 ans) n'a jamais quitté le domicile maternel. Ce dernier souffre d'une maladie psychiatrique.

Sa sœur vit à 2 heures du domicile maternel ce qui lui permet de revenir sur certains temps de week-ends ou encore pendant ses vacances. Elle avait pu me confier, quand j'accompagnais Maël, que

¹⁰ Fansten M. et Bernot-Caboche C., *Hikikomori: Une expérience de confinement*, art. cit., pp. 37-49.

son départ lui avait permis de prendre de la distance avec la place qu'elle occupait au domicile en soutien notamment de sa mère. Une distance lui permettant aussi de se préserver d'un contexte de vie et d'une ambiance au domicile maternel pesante et parfois conflictuelle, une prise de distance concrètement géographique qui se caractérisait aussi par des retours au domicile maternel moins fréquents.

Rapidement dans notre entretien, Maël m'explique qu'à l'âge de 16 ans, il a mis fin à son contrat d'apprentissage en restauration et qu'il s'est enfermé subitement dans sa chambre se retirant ainsi de la sphère sociale et familiale.

Après la 3^{ème} du coup, j'étais en apprentissage à l'auberge de Montcourt. Mon frère me faisait subir des choses que je n'arrivais plus à tenir et puis les heures excessives que je faisais avec l'entreprise où je travaillais. Bah ça commençait à devenir très dur, en plus de tout ça, l'entreprise qui n'est pas vraiment, comment dire, des gens très tendres. Donc au bout d'un moment donné, j'avais 16 ans [il réfléchit]... Ouais je venais d'avoir 16 ans, et à Noël quand j'ai craqué ben j'ai dit : "stop on me prend pour un con" et j'ai arrêté et je me suis renfermé sur mon ordinateur où que pour moi c'était mon endroit de paix on va dire.

Dans ses propos, je comprends qu'il est épuisé physiquement et psychiquement à la fois par les violences de son frère au domicile mais aussi par la violence ressentie dans son apprentissage et par ce qui était attendu de lui dans ce cadre-là. Il ne se sent pas la hauteur malgré toute la bonne volonté et l'énergie qu'il investit pour réussir. Il ne sent aucune reconnaissance. Au-contraires, les attitudes de son patron à son égard ainsi que ses conditions de travail génèrent chez lui un sentiment d'humiliation, d'être pris pour « un con », un sentiment qu'il ressentait donc dans son espace professionnel / scolaire et qui se prolonge au domicile par les violences qu'il subissait de son frère.

La situation qu'il décrit donne l'impression d'une impasse où le retrait dans sa chambre apparaît comme la seule issue. Cet espace intime, cette pièce à coucher se transformant pour Maël en refuge, un rempart face à une situation devenue pour lui insupportable. De ce point de vue, l'expérience de retrait social soudaine de Maël se situe dans un besoin presque vital de se mettre à distance de l'épreuve que représente pour lui cette situation, où se conjuguent les difficultés familiales, scolaires et professionnelles.

Pour autant, cette expérience de retrait social qui s'est organisée de façon brutale et dans de la rupture avec son environnement social était-elle si inattendue ?

Maël semble indiquer l'inverse puisqu'il situe lui-même son retrait dans un processus plus complexe qu'une « simple » rupture. Un processus qu'il situe dans le temps, puisqu'il lui donne un point de

départ correspondant à l'âge de ses 6 ans et qu'il relie à ses difficultés scolaires rencontrées dès son CP, et dans un environnement, puisqu'il le relie aussi à ses expériences douloureuses vécues au sein de sa famille et dans la sphère scolaire.

Tout du long de notre entretien, et malgré le récit de nombreuses expériences douloureuses et délicates qu'a traversé Maël pendant toute son enfance jusqu'à aujourd'hui, ce dernier s'est toujours montré extrêmement précautionneux avec sa mère. Son récit témoigne d'ailleurs de ce souci de prendre soin d'elle, de la préserver de ses propres difficultés et de ne rien laisser transparaître de ce qui aurait pu l'inquiéter. Cette position a été nourrie dans les difficultés et les fragilités observées chez sa mère, ne souhaitant pas lui rajouter d'autres « misères » comme il me dit.

Quand je sais que j'ai un problème euh le plus souvent j'en parlerai jamais à ma mère. Bah parce que elle a déjà ses problèmes. Je ne vais pas lui rajouter un sac de plus à sa conscience.

Maël a bien conscience des épreuves auxquelles sa mère a dû et doit encore faire face, avec le décès de son mari, l'annonce de sa maladie, l'arrêt de son travail, l'isolement social, les problèmes financiers ou encore les problèmes liés à son aîné (déscolarisation, consommation et trafic de stupéfiants, maladie psychiatrique...), des épreuves qu'elle continue de vivre, et qu'il partage avec moi au cours de l'entretien.

Cette année, assez récemment [année 2023], elle a commencé à perdre des dents et là elle a vraiment dû tout enlever et pour le moment elle est avec... Comment ça s'appelle [il réfléchit], un dentier. Un dentier qui pour le moment n'est pas celui qu'elle aura à la fin. Mais vu que c'était pendant les périodes de Noël ça l'a quand même bien détruit et puis vu qu'elle a 55 ans ça veut dire qu'elle n'a déjà plus de dents et un dentier ça fait quand même mal dans la tête.

Je comprends un peu plus tard dans notre discussion, qu'elle est restée seule au domicile au repas de leur dernier Noël, à distance d'un événement familial où étaient présents Maël, un oncle (frère du père de Maël) et un ami de ce dernier. Au-travers la position de vouloir rester seule, elle semble tenter de se tenir à distance du sentiment de honte que la dégradation de sa situation de santé construit chez elle.

Cette succession d'épreuves endurées par la mère de Maël, l'effondrement de sa situation (personnelle et familiale) ainsi que son expérience de devoir recourir à des « services d'aide » liées à sa perte d'emploi, sa maladie ou encore au mal-être de ses enfants peuvent correspondre à l'apprentissage de la disqualification sociale, une expérience qui touche et altère son identité sociale,

une expérience qui a des effets importants dans sa vie de femme et sa vie de mère, et donc des effets dans le fonctionnement familial et la construction de leurs relations.

Paugam parle de la disqualification comme « *avant tout une épreuve, non pas seulement en raison de la faiblesse des revenus ou de l'absence de certains biens matériels, mais surtout en raison de la dégradation morale que représente dans l'existence humaine l'obligation de recourir à l'appui de ses semblables et des services d'action sociale pour obtenir de quoi vivre dans des conditions décentes*¹¹ ».

La notion de « dégradation morale » à laquelle fait référence Paugam, est un mécanisme que j'ai observé chez la mère de Maël dans le cadre de l'exercice de la mesure éducative. En effet, elle m'avait confié que la première mesure éducative ordonnée par la juge des enfants en 2013 avait construit chez elle le ressenti d'être « une mauvaise mère » et qu'il avait nourri son sentiment de disqualification sociale. C'est un ressenti qu'elle avait verbalisé également au moment de la signature du contrat d'aide éducative pour Maël en 2016, un sentiment de honte qu'elle tentait de tenir à distance puisqu'elle m'avait demandé d'exercer la mesure éducative en lien direct avec son fils, en limitant nos contacts et donc mon regard sur elle. C'est un mécanisme enfin que j'ai également observé dans sa relation à l'égard du service social de secteur. Des stratégies d'évitement que Madame Olivier a mis en œuvre à l'égard de l'assistante sociale, une position à distance de ce soutien malgré des besoins importants sur le plan administratif et financier. Ce sont des situations qui représentent pour elle des épreuves, qu'elle tente de mettre à distance car elles altèrent sa dignité, son identité sociale et la fragilisent¹².

Cette fragilité qui correspond à l'apprentissage de la disqualification sociale¹³, Maël en a bien conscience chez sa mère témoignant donc à la fois de ce souci de prendre soin d'elle et à la fois de sa peur de renforcer cet état chez elle par sa propre situation. Il cherche donc pour se montrer à la hauteur de cette tâche à devenir « *un pilier* » comme il dit pour sa famille. La construction de cette place de pilier au sein de sa famille reste importante pour Maël puisqu'il m'explique pendant notre entretien où il se situe actuellement.

Bah ma grande-sœur et ma mère pour moi c'est eux qui sont les on va dire les piliers de la famille. Bah plus maintenant, je suis aussi un pilier mais pas aussi important que ma sœur ou ma mère. Pour le moment je ne me vois pas aussi important au niveau pilier.

¹¹ Paugam S., (2009). Note finale. Dans : S. Paugam, *La disqualification sociale: Essai sur la nouvelle pauvreté* (pp. 211-221). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.

¹² Ibid., pp. 53-82.

¹³ Ibid., p.6.

Pour Maël le « devenir pilier » semble être le symbole d'une identité sociale reconnue dans leur famille. Cette réalisation semble valorisée et reconnue au sein de sa famille à la hauteur de la sécurité qu'elle leur assure à tous.

Concrètement, cette réussite s'est matérialisée entre autres par l'accès à la propriété des parents de Maël, leurs situations d'être en emploi, la situation professionnelle du frère de Monsieur Olivier (il gère un établissement de vente et de restauration de leur commune) ou encore le parcours scolaire / d'études de la sœur de Maël et son poste actuel dans une banque.

Cette nécessité à « devenir pilier » semble s'est accentuée et imposée comme un modèle dominant au sein de la famille de Maël depuis le décès du père et l'effondrement de leur mère. Des événements qui constituent de nouvelles contraintes pour chacun des membres de leur famille, et qui exigent d'eux qu'ils s'apportent de la sécurité.

Cette situation génère sans doute une pression d'autant plus importante de réussite chez Maël puisque ce « devenir pilier » est un enjeu à la fois dans la construction de son identité et à la fois dans la préservation de l'identité de sa mère. Cette situation suppose donc que Maël réussisse socialement, scolairement ce qui a pu le mettre en grande difficulté dans son parcours empreint de situations délicates, d'échecs ou encore de violences, un parcours qui semble davantage construire son impossibilité à répondre aux besoins de sécurité dont sa mère a besoin, ainsi qu'aux impératifs de ne pas lui poser de soucis et de ne pas être un problème de plus pour elle. A l'inverse de cette reconnaissance, si importante dans la construction de son identité, Maël sent qu'il « dérange » sa mère, qu'il « l'embête » et qu'il symbolise une nouvelle « misère » à gérer pour elle.

Ben je pense que en 4^{ème} ça commençait à s'éroder [il parle de la relation avec sa mère] déjà un petit peu parce que ben j'avais moins envie d'aller à l'école pour plusieurs raisons dont beaucoup de harcèlement que je subissais là-bas et du coup ça m'arrivait assez souvent de ne pas me lever pour euh... Je n'avais plus la motivation pour aller en cours.

Dans tous les cas, ça embête fortement les parents, bah que ils sachent que leurs enfants ne sont pas à l'école alors qu'ils devraient être à l'école. Ça reste toujours un truc chiant pour ma mère (...) Je ne me levais pas et bah du coup ça dérangeait aussi ma mère. Factuellement bah déjà avec ses problèmes de maladie à l'époque et toutes les autres misères malheureusement.

C'est une situation qu'il considérait difficile à vivre car elle avait des effets dans ses relation familiales. Il sentait que sa relation avec sa mère « s'érodait », il ne se sentait pas à la hauteur et cette situation, même s'il ne le nomme pas tel quel, a eu des effets négatifs voire dévastateurs sur lui en termes de construction personnelle (confiance en soi, sécurité...). Une place d'autant plus insupportable à tenir à l'époque pour Maël, que sa situation personnelle s'opposait donc à la réussite de sa sœur et surtout s'associait avec la situation très dégradée de son frère, Brice.

Il [Brice] faisait quand même énormément de conneries. Et puis en 4^{ème} bah Brice lui il ne faisait plus rien, donc plus d'école, plus rien. Il restait à la maison à faire le con et puis c'était tout. Du coup en 4^{ème}, ma mère elle avait déjà Brice qui n'allait plus en cours et qui n'avait aucun projet de vie, et encore maintenant aussi. Et donc du coup, euh bah voir son autre fils en train de " répéter le même chemin " alors techniquement ça aurait pu... Je pense qu'il y a dû avoir un manque de confiance en elle ou un manque de euh, un truc qui s'est brisé aussi entre nous parce que elle me voyait aussi je pense sombrer ben jours après jours je pense. Et du coup mine de rien ça blesse aussi maman même si dans tous les cas je reste son fils, qu'elle est très contente de m'avoir mais... Ben ça fait toujours peur de vivre dans, comment dire... Ah je n'ai pas le mot en tête [il réfléchit]. Je ne sais plus, si ça me revient au pire je le dirais tout à l'heure.

Son frère pourtant en grande souffrance, était davantage considéré par sa famille comme un jeune qui ne souhaitait pas s'en sortir, responsable donc à la fois de sa situation et de ce qu'il pouvait leur faire vivre. Il n'y avait pas de remise en question des membres de sa famille sur sa situation et pas d'autre compréhension autour de son mal-être. D'ailleurs, Maël m'explique toujours que son frère n'a « *jamais voulu bouger* » et qu'il n'a jamais fait « *l'effort de vouloir se relever* ». S'il se compare à son frère aujourd'hui et qu'il semble en tirer un bénéfice narcissique m'expliquant que lui a réussi à accepter la main qui lui avait été tendue, il se comparait déjà à son frère à l'époque avec la crainte plutôt à ce moment-là de devenir comme lui avec la peur / le risque d'une certaine façon de sombrer. En effet, l'identité de son frère était dévalorisée voire dépréciée par la famille, une identité négative à laquelle Maël se sentait associé, une association qu'on peut imaginer insupportable à l'époque pour Maël et source d'angoisse.

L'entrée en apprentissage pour Maël semble s'être établie comme une sorte de dernier rempart pour ne pas poser problème à sa mère dans sa scolarité et avoir une perspective d'avenir sécurisante pour sa famille. Il s'était ainsi construit dans la négociation entre son besoin de se mettre à distance du système scolaire générateur de souffrance chez lui, et le besoin de sa mère qu'il continue ses études comme une condition de réussite pour son fils. Madame Olivier a ainsi très mal vécu l'arrêt soudain de

l'apprentissage de son fils. Il m'explique qu'elle lui avait reproché de ne pas l'avoir écoutée quand elle lui avait déconseillé de s'engager dans la cuisine, tout en lui reprochant aussi d'avoir lâché son apprentissage. L'arrêt de son apprentissage est donc venu, au-delà d'une nouvelle expérience d'échec, marquer de façon presque indélébile son impossibilité à répondre aux impératifs portés par sa mère de construire un parcours scolaire et professionnel stable et sécurisant. Cette situation a visiblement nourri le processus de retrait social et construit les conditions de son effacement.

Maël s'est ainsi coupé du regard de sa famille, de sa mère et de leurs attentes ou encore de leurs jugements à son égard, qui le font souffrir et qui altèrent voire menacent son identité sociale.

Je ne trouvais pas vraiment la force d'aller venir manger le soir ou peut-être au début ça allait et puis après ben je pense on s'entendait plus bien, ou au niveau des regards ou ptet c'était moi qui m'imaginais des regards de ma mère qui n'étaient pas bons.

D'une façon générale, Maël semble avoir besoin de se mettre à distance de la pression traduite par les normes et les valeurs au sein de sa propre famille. Ses expériences personnelles d'échecs, de violence ou encore d'humiliation ont ainsi nourri un processus de retrait social qui progressivement l'ont amené et / ou contraint à s'extraire, s'effacer d'un cadre normatif dans lequel il ne trouve pas sa place et dans lequel son identité se retrouve menacée. Qu'il évolue dans la sphère familiale, sociale ou encore scolaire / professionnelle, plus aucun discours et/ou regard ne le porte et ne lui fait du bien.

Le retrait dans sa chambre se construit alors dans une logique de « préservation de soi » plutôt que dans celle d'un renoncement, d'un abandon de ses activités, voire d'un abandon de soi. Le concept de déprise sociale permet donc de comprendre cette phase de retrait, au moment de l'arrêt de son apprentissage, chez Maël davantage comme l'opportunité de réinventer son monde, face aux tensions liées à la réalité sociale du moment et dans laquelle il évoluait. Il a besoin de se mettre à l'abri et de réorganiser son existence, ainsi « *si le renoncement existe, il convient que ce qui anime la dynamique de la déprise c'est plutôt une logique de remplacement que d'abandon¹⁴* ». Son retrait apparaît donc comme une possibilité de réorganiser son existence dans l'espoir de trouver de nouvelles ressources à l'abri d'une pression insupportable représentée par l'impératif de ne pas poser de problème à sa famille.

¹⁴ Meidani A. et Cavalli S., *Gérontologie et société* 2018, art. cit., pp. 5-6.

2- Malo, le devoir de rentabiliser l'investissement familial

J'ai rencontré Malo et ses parents, Monsieur Hart et Madame Pallois, pour la première fois en décembre 2021 à leur domicile dans le cadre d'un accompagnement éducatif contractuel donc à leur demande. Cet accompagnement est toujours en cours et je continue de l'exercer.

En lien avec mon travail de mémoire et la situation de retrait social constatée chez Malo dans laquelle il évolue depuis plusieurs années, je leur ai proposé de rencontrer le jeune dans le cadre d'un entretien, ce qu'ils ont accepté.

Malo a 14 ans ; il vit avec ses parents dans une commune située dans un territoire rural en périphérie de Rennes dans une maison dont ses parents sont propriétaires. Sa mère travaille dans la restauration collective et son père est informaticien. Ses parents sont issus des classes populaires. Ils se sont rencontrés jeunes, ils avaient 18 ans et 22 ans. Ils se sont rapidement mis en concubinage. A cette époque, Madame Pallois travaillait et Monsieur Hart était sans emploi. Ils ne disposent pas du baccalauréat.

Malo a un frère aîné âgé de 19 ans. Il a obtenu son baccalauréat en 2023 et il a quitté le domicile parental au mois de mars 2024 pour s'installer avec sa petite amie à quelques kilomètres de chez eux. Il a également obtenu récemment son permis de conduire et il effectue des petits boulots autour de chez lui. L'obtention de son diplôme, de son permis et ses premières expériences de travail étaient attendus par ses parents. Ces derniers pouvaient en effet le verbaliser lors de nos entretiens effectués dans le cadre de l'accompagnement éducatif. Derrière leurs attentes, je comprenais aussi leurs craintes que leur fils aîné s'installe au domicile avec ce que cette situation peut représenter pour eux, et notamment leur peur d'un désengagement dans ses projets d'insertion, la construction de son autonomie et de son indépendance.

Malo est inscrit en classe de 3^{ème} dans son collège de secteur mais il ne s'y rend plus depuis la 5^{ème}. Il explique pourtant qu'il appréciait s'y rendre.

Bah oui toutes les périodes avec les amis, les activités extra scolaires, le foot. Tout en soit, j'aime bien les cours, j'aime bien les amis, profiter ouais. J'aime bien l'école et tout ce qui entoure l'école.

Cette situation a débuté lorsqu'il était scolarisé en classe de CE2. Jusqu'à son entrée au collège, Malo continuait par période de se rendre à l'école. Depuis plus de deux ans, il ne s'y rend plus du tout. Il situe lui-même plutôt son impossibilité à se rendre à l'école puis au collège non pas « *au niveau scolaire, mais au niveau psychique* ». A plusieurs reprises au cours de notre entretien, Malo parle de «

phobie scolaire » qu'il décrit par des troubles importants dès lors qu'il s'agit de se rendre à l'école. Il évoque des maux de ventre et de tête importants qu'il relie à un état d'angoisse ne lui permettant pas de suivre une scolarité et de sortir de chez lui de façon « ordinaire ». Il témoigne de son parcours scolaire avec la violence et la récurrence des crises d'angoisse, « *c'était tellement violent pour mon corps* ».

Les parents m'ont expliqué pendant l'accompagnement éducatif qu'ils reliaient cette expérience de retrait social de leur fils avec l'arrêt cardiaque d'une sœur de Madame Pallois. Sur cette période, Madame Pallois explique qu'elle passait beaucoup de temps auprès de sa sœur à l'hôpital. Les parents formulent ainsi l'hypothèse que Malo se serait senti d'une certaine façon lâché par sa mère au profit de sa tante et que cette situation aurait engendré des peurs chez leur fils.

Malo parle de cet événement pendant notre entretien et l'explique comme un déclencheur de son retrait.

Premièrement, je pense que la cause de tout ça [il parle de son retrait], tout du moins le déclencheur, ce fut l'arrêt cardiaque de ma tante donc la sœur du côté de ma mère, qui a fait du coup que ma mère soit moins présente puisqu'elle était au côté de sa sœur. Ce qui maintenant pour moi est compréhensible en soi. Et puis ouais ça a dû créer des choses qui ont fait un manque ou j'en sais rien. Ça c'était la première chose.

Ce processus de retrait social se serait donc établi à partir et/ou autour d'un événement familial marquant et continue de s'étirer jusqu'à aujourd'hui. Sa situation de retrait se caractérise aujourd'hui par un repli massif dans sa chambre.

Je me réveille plutôt tard, en moyenne vers 14h. Je mange [seul et pendant un temps court], prends mes médicaments. Je pars jouer jusqu'à 19h, le repas du soir [avec ses parents]. Puis je retourne jouer jusqu'à tard le soir, 2-3 heures. Et puis on recommence.

Malo explique que le processus de retrait dans lequel il évolue se construit dans la peur de faire des crises dès lors qu'il sort du domicile. Des crises qui génèrent beaucoup de fatigue physique et psychologique mais qui construisent également de la « *déception de soi* » selon ses mots. Malo explique qu'il ressent beaucoup de colère contre lui-même et de déception à chaque crise qu'il manifeste, dans le sens de « *ouais bah j'ai encore pas réussi* ».

Je crois que son sentiment de déception s'inscrit aussi en miroir de ce que peuvent ressentir ses parents. Il paraît alors en quelque sorte déçu de les décevoir, ce qui le déçoit lui-même. Cette construction s'ancre également selon moi dans ce que ses parents éprouvent à travers sa situation. Ils

sont en effet touchés dans leur identité de parents par un sentiment de honte ou de culpabilité face à ce qu'ils peuvent considérer comme leur échec, celui de ne pas réussir à mener Malo dans la construction d'un parcours ordinaire (une scolarité, des amis, des projets...). En quelque sorte, ils se sentent responsables de ce retrait étant à la fois dans l'incompréhension de son processus et dans l'incapacité pour l'aider à en sortir. Je crois que leur hypothèse qui associe le retrait de leur fils à l'absence de Madame Pallois, bien qu'en raison d'un grave problème de santé chez la sœur de cette dernière, témoigne de cette culpabilité.

Madame Pallois explique dans le cadre de l'accompagnement éducatif, qu'elle s'est occupée à temps plein de Malo jusqu'à ses trois ans. Elle dit s'être investie pour l'éducation de ses enfants mettant de côté ses aspirations professionnelles (fleuriste) et autres projets personnels (le rallye-cross). Elle explique en effet avoir choisi de travailler en restauration collective pour les horaires et une organisation de travail compatible avec cette place auprès de ses enfants. Cet engagement de Madame Pallois inscrit Malo dans son projet (peut-être celui de la famille) de réussite et peut construire sans le vouloir de la culpabilité chez son fils face en quelque sorte aux sacrifices qu'elle fait pour ses enfants. Un projet qui comporte donc des impératifs en termes de réussite scolaire et sociale auxquels semblent répondre favorablement l'ainé à l'inverse de la situation de Malo caractérisée par un processus de retrait social qui s'étire depuis son primaire jusqu'à aujourd'hui. Cette situation de retrait génère à la fois de l'incompréhension et à la fois une grande inquiétude au sein de la famille. De plus, ces impératifs de réussite portés par la famille génèrent apparemment une grande pression chez Malo, le processus de retrait apparaissant comme un moyen pour s'y soustraire.

Bah je dirais qu'il y a eu les moments où notamment avec la colère de papa, qui était énervé. Pas violent envers nous mais violent en mots quoi. (...) Ça m'a marqué mais ça ne m'a pas affecté. Puis maman, à bout quoi, elle ne savait plus quoi faire. Ouais elle ne savait plus quoi faire bah pour moi quoi.

Face à ces situations de retrait, les autrices Maïa Fansten et Claire Bernot-Caboche expliquent que pour certains parents « *leur façon de lutter consiste alors à se mettre “ en quête de la formation, du job, de la solution “ pour leur enfant. L'inquiétude et la démission, voire la dépression, sont parfois au bout du chemin¹⁵* ». C'est exactement la dynamique dans laquelle s'est retrouvée la famille où, portée principalement par Madame Pallois, Malo a vu de nombreux spécialistes de santé pour comprendre

¹⁵ Fansten M. et Bernot-Caboche C., *Hikikomori. Une expérience de confinement*, art. cit., pp. 37-49.

ce qui lui arrivait. De plus, les parents ont souhaité être accompagnés par un service éducatif en quête de solution pour leur fils et dans l'attente que Malo sorte de son retrait.

Donc ouais au début c'était incompréhension global. Au début on pensait que c'était physique, qu'est-ce qu'il peut avoir, qu'est ce qui... les problèmes de nutrition, les problèmes de, enfin de tout quoi.

Cette pression est palpable au quotidien pour Malo qui a bien conscience des effets de sa situation de retrait chez ses parents. Il parle notamment du « *mal-être de ne pas comprendre* » qu'il a ressenti chez eux et donc de cette quête dans laquelle se sont investis ses parents et principalement Madame Pallois. Le retrait de Malo dans sa chambre semble s'être construit dans son besoin de se mettre à l'abri de cette dynamique impactant la construction de son identité.

Malo explique malgré tout qu'il continue de partager le repas du soir avec ses parents. Malo discute avec son père et sa mère regarde principalement la télévision. Il y a peu d'échanges avec sa mère sur ce temps de repas. Cette organisation permet sans doute à Malo d'être à la fois protégé des angoisses de sa mère par les propos ou les regards, et à la fois avec son père. Les échanges avec son père semblent moins menaçants pour Malo car ils ont des loisirs et des centres d'intérêts en commun (jeux vidéo, ordinateur...) qu'ils peuvent partager, un temps qui favorise la construction d'une identité positive. Ces échanges entre Malo et son père paraissent aussi facilités par ce que se représente Monsieur Hart de la situation de retrait social de son fils. Il reste de mon point de vue persuadé que, malgré l'arrêt de la scolarité de son fils, Malo pourra rebondir et trouver une voie qui lui convient. Cette façon de penser s'inscrit dans son parcours où malgré l'arrêt de ses études très jeune, il a réussi à trouver du travail, fonder une famille ou encore acheter une maison. Cette façon de penser s'inscrit aussi dans la capacité qu'il a eu à rebondir après un licenciement économique. Il a alors entrepris une nouvelle formation pour devenir aujourd'hui informaticien.

Il semble donc que Malo a réaménagé son quotidien en se cloitrant dans sa chambre pour faire face aux contraintes nouvelles liées à son impossibilité de sortir de la maison, se rendre à l'école ou encore rencontrer des amis. En effet, cette façon de faire le protège de l'extérieur mais elle limite aussi les interactions avec sa propre famille dont il redoute les agressions : la culpabilité, le sentiment de ne pas être à la hauteur ou encore la pression à laquelle il doit faire face.

3- Léa, le devoir de prendre soin

Léa a 19 ans. Elle bénéficie actuellement d'un accompagnement éducatif jeune majeur (Contrat Jeune Majeur) qu'exerce un éducateur avec lequel j'ai travaillé pendant de nombreuses années. C'est en discutant de mon sujet de mémoire avec lui qu'il m'a proposé de rencontrer Léa. Cette dernière a spontanément accepté cette proposition et notre rencontre s'est organisée dans un bureau que j'avais réservé pour l'occasion dans une mairie située à proximité de son domicile.

Le jour de notre rencontre, Léa venait de terminer de passer son baccalauréat et donc était dans l'attente de ses résultats. Elle exprime spontanément son besoin de se reposer cet été du fait de sa fatigue liée aux épreuves passées pour son diplôme. Si elle l'obtient, elle se projette sur une année où elle souhaite passer son permis de conduire et éventuellement faire l'expérience d'un service civique. Par la suite, Léa souhaiterait passer des concours dans les métiers du social pour devenir travailleuse sociale. Pour le moment, elle dit ne pas se sentir prête psychologiquement.

Léa a deux mères, Elise et Rebecca, et une sœur cadette d'un an de moins qu'elle. Leurs mères se sont séparées lorsqu'elles étaient enfants. Léa m'explique qu'il existe toujours un fort conflit entre ses deux mères. Elle dit d'elles « *qu'elles se détestent* ». Elise et Rebecca vivent dans des communes situées à proximité l'une de l'autre. Elles travaillent toutes les deux comme cadre de santé et sont actuellement en arrêt maladie. Rebecca est en arrêt long en raison de douleurs physiques et Elise a fait un « burn-out » au moment de la période covid.

A leur séparation, la résidence de Léa et de sa sœur s'est organisée de façon alternée une semaine chez Elise puis une semaine chez Rebecca. Depuis deux ans, Léa vit à temps plein chez Elise et elle ne voit plus Rebecca. Sa sœur en revanche, continue d'être en résidence alternée.

Léa m'explique avoir été mise dehors il y a un peu plus de deux ans par sa mère Rebecca lors d'une nouvelle crise de sa mère et d'un conflit les opposant.

[Elle parle de son quotidien chez Rebecca] Ça a été très dur pour moi. Rabaissée, pas comprise, de dire que tout est de ma faute, que ouais ouais. Et justement, ça s'est fini parce que plusieurs fois elle m'a pété un câble dessus. Aussi elle buvait pas mal, elle n'a pas été alcoolique mais il y avait une période où bah si, elle buvait tous les jours. Donc voilà ça s'est fini parce qu'elle a tellement péter un câble qu'elle m'a dit "dégages, tu sors de chez moi", et c'est là que je ne suis pas revenue.

Léa m'explique avoir toujours dû s'adapter au fonctionnement de cette mère, à son instabilité émotionnelle et ses fragilités psychologiques qui ont toujours été présentes d'après la jeune. Léa me

raconte également que sa mère a tenté de se suicider lorsqu'elle-même était petite. Elle dit alors avoir « *toujours vécu dans la peur qu'elle ne soit plus bien donc je m'adaptais toujours à essayer de faire mieux* ». Elle m'explique avoir dû prendre soin de sa mère et de sa sœur également dont elle dit s'être beaucoup occupée. Elle m'explique aussi qu'elle devait faire le ménage pour ne pas vivre dans une « *porcherie* » ou encore faire à manger. Cet événement a marqué son existence et il a construit chez Léa son besoin de soutenir sa mère à la fois dans la peur d'un nouveau passage à l'acte auto et/ou hétéro agressif de Rebecca et à la fois dans l'espoir qu'elle aille mieux.

Mais il faut savoir quand même que la dépression [Léa parle de sa dépression à elle] elle vient quand même d'un stress chronique qui était favorisé chez Rebecca. Parce que j'ai une mère qui n'est pas très stable. J'ai dû quand même pas mal m'occuper de ma mère parce que du coup elle, elle n'a "plus personne" parce que elle ne parlait plus à sa famille pendant longtemps, elle n'a pas énormément d'amis. Voilà, et moi je suis l'ainée donc j'estime m'être occupée de ma mère pendant un bout de temps. Du coup, elle n'est pas très stable, elle vit des émotions très fortes aussi.

Pour Léa, cette place en soutien de sa mère Rebecca s'est établie du fait qu'elle soit l'ainée dans la fratrie et par la situation de grande vulnérabilité (souffrance psychique, isolement) de sa mère. Une place qui malgré l'insécurité du contexte, pouvait lui apporter une forme de reconnaissance et lui permettre d'exister socialement auprès de sa mère et sa sœur. Pour autant, je comprends que la situation de sa mère n'a pas évolué et que les violences dont elle pouvait être témoin et / ou victime se sont étirées dans le temps. Ce contexte a constitué une grande insécurité pour Léa en termes d'effets sur sa construction psycho affective, et sur la construction de son identité sociale au sein de sa famille et plus particulièrement du côté de Rebecca.

On peut comprendre que Léa puisse ne pas se sentir à la hauteur de la responsabilité qui lui incombe de devoir prendre soin de sa mère et de faire face à la vulnérabilité de cette dernière. De la même façon que pour Maël, Léa s'est retrouvée d'une certaine façon en situation d'échecs dans cette tâche et ce rôle dans sa famille (du côté de Rebecca). Une situation qui génère chez Léa de la pression, qui pèse sur sa construction personnelle et qui a des effets négatifs sur son estime de soi ainsi que sur son sentiment de valeur dans le monde. Une situation d'autant plus délicate pour Léa que cette position paraît s'imposer à elle au sein de sa famille et que prendre soin de sa mère Rebecca semble constituer un impératif pour la jeune.

Dans cette dynamique, je comprends que Léa a alors longtemps souhaité « *maintenir une vie normale* » comme elle dit malgré ses difficultés à évoluer dans sa sphère familiale mais aussi dans sa

sphère scolaire et sociale d'une façon générale. En effet, Léa explique avoir connu une scolarité compliquée principalement en lien avec ses difficultés à évoluer auprès de ses pairs. Elle dit avoir « *toujours eu des problèmes, des "difficultés relationnelles"* ». Une situation qui a commencé dès le primaire, Léa décrivant des périodes où elle ne souhaitait pas se rendre à l'école car elle avait « *trop peur* ». Elle parle également d'une phase où elle n'est pas allée au collège pendant un mois car elle « *hurlait à la mort* » au moment d'y aller. Elle parle de phobie scolaire sur cette période. Cette situation a progressivement pris de l'ampleur jusqu'à son entrée au Lycée qu'elle dit ne pas avoir supportée.

Déjà il y a ma vie d'avant, "ma vie normale" jusqu'au lycée, jusqu'à ce que j'arrive au lycée. Où là j'ai pété un câble. Enfin, je n'étais vraiment pas bien depuis un bout de temps et tout ça mais je gardais, et puis il y a eu le confinement tout ça. Et j'ai fini par dire que ça n'allait pas et que j'avais besoin d'aide. Et on a quand même essayé de continuer la vie, alors j'ai fait mon premier jour de Lycée. Et j'ai dit c'est plus possible. Enfin, j'ai failli faire 4 malaises. Je me sentais tu sais comme euh dépossédée de moi. Je me voyais d'en haut. Enfin j'étais vraiment pas bien et je suis rentrée et j'ai dit "je veux plus". Donc j'ai été aux urgences, j'ai été hospitalisée tout ça. Et là a commencé "ma vie où j'ai été prise en charge".

Léa explique qu'elle a tenté de tout garder pour elle, de ne rien dire pour essayer de « *continuer la vie* » sans faire de bruit. Léa n'a semble-t-il pas d'espace pour s'exprimer puisque lorsqu'elle tente de le faire non seulement elle ne se sent pas comprise mais elle se sent aussi responsable de mettre en colère Rebecca, de générer des conflits voire des violences.

Elle [Rebecca] était très en colère, elle n'a pas compris pendant longtemps ce que je vivais. Elle me jugeait, je ne me sentais pas du tout écoutée.

Elle a fait preuve, il me semble, d'une grande adaptabilité et qu'elle a mobilisé une grande énergie pour faire face aux contraintes de son quotidien toujours dans l'espoir de faire du bien, prendre soin de sa famille et plus particulièrement peut-être de Rebecca. Malgré tout, cette situation a eu des effets pour sa santé et Léa a été hospitalisée le jour de sa rentrée au lycée. Au sortir de cette hospitalisation, Léa a intégré une unité de soins-études jusqu'à ce qu'elle passe son baccalauréat. Ses journées s'organisaient autour de ses rendez-vous de santé (prise en charge thérapeutique...) et ses cours. Elle s'y rendait en VSL (Véhicule Sanitaire Léger) puisqu'elle ne pouvait pas prendre les transports en commun en lien avec des angoisses.

Cette nouvelle expérience, bien que nécessaire pour Léa, fragilise son identité. D'une part, son hospitalisation s'inscrit comme une nouvelle preuve pour Rebecca que c'est Léa qui aurait un problème. C'est elle qui poserait des difficultés et c'est elle qui aurait besoin d'aide. L'hospitalisation

vient marquer une certaine faillite chez Léa à prendre soin de sa famille, pouvant altérer son identité sociale. Et d'autre part, elle marque la différence entre la situation de réussite sociale et scolaire de sa sœur avec la sienne. Léa s'est beaucoup comparée à sa sœur durant notre entretien. Elle s'estime « *différente* » et elle se déprécie vis-à-vis de la situation de sa sœur. Elle la trouve plus « *méritante* » sur le plan scolaire et elle ressent du mal-être d'avoir été une charge pour sa sœur alors qu'elle est l'aînée de la famille.

Du coup, avec ma sœur on est quand même assez proche mais me voir pas bien ça a été compliquée pour elle. Euh parce que voilà il y a quand même dès fois où j'hurlais à la mort, de pleurs, de cris, de détresse, voilà. Quand je me faisais défoncer verbalement par Rebecca c'est ma sœur qui s'occupait de moi.

La violente dispute à l'origine de sa rupture avec Rebecca et le « *dégages, tu sors de chez moi* » a constitué de mon point de vue une nouvelle épreuve pour Léa mais aussi une nouvelle opportunité pour la jeune en termes de réaménagement de son existence. Concrètement, la situation de Léa s'est caractérisée par son retrait du domicile de Rebecca pour s'installer chez son autre mère, Elise, à temps plein. Ce retrait constitue alors une forme de déprise pour faire face à de nouvelles épreuves qu'elle ne peut sans doute plus supporter chez Rebecca. Une situation qui lui permet de réaménager son existence à l'abri des contraintes liées notamment à l'impératif de devoir veiller ou encore prendre soin de Rebecca et sa sœur qu'elle ne supporte plus, tout en étant accueilli chez Elise où elle se sent davantage comprise et respectée. En effet, depuis son hospitalisation et la mise en œuvre d'étayages spécifiques autour de sa santé, de sa scolarité et de leur vie de famille (suivi éducatif), Léa se considère dans une vie où elle est « *prise en charge* ». Pour autant, cette identité semble davantage respectée chez sa mère, Elise, qu'elle décrit comme quelqu'un de très « *compréhensive, très tolérante et à l'écoute* ». Un contexte moins menaçant pour la construction de son identité. Léa peut d'ailleurs expliquer avec le sourire qu'entre les soucis de santé de sa mère et les siens, elles seraient toutes les deux en « *retrait de la "vie classique"* ».

B) Se soustraire aux relations avec les pairs

1- Léa, le devoir d'évoluer seule

Léa explique d'emblée qu'elle ne s'est jamais sentie très à l'aise avec « *les gens* », précisant qu'elle parle davantage des jeunes que des adultes. Elle dit n'avoir jamais eu de problème particulier avec un adulte professionnel. Au regard de son histoire familiale et la place occupée auprès de Rebecca notamment, elle semble disposer de codes, d'habilités sociales et d'une maturité lui permettant

d'établir des liens plus facilement avec des adultes. En revanche, les relations avec ses pairs représentent une expérience relationnelle bien plus complexe pour Léa.

C'est-à-dire que je n'étais pas à l'aise avec les gens, enfin pas spécialement. Et du coup, là c'était "facile", on avait notre du [avec sa meilleure amie] même si bon voilà il y avait plein de choses qui me dérangent et que je n'acceptais pas.

Je me sentais mal, je me sentais très souvent jugée par elle. Très souvent elle, elle avait mieux fait que tout le monde. Elle avait fait plus de choses enfin voilà. Donc je ne me sentais pas bien dans notre relation mais j'avais pas le choix sincèrement.

J'avais l'impression de ne pas avoir le choix, de toute façon je ne pouvais pas avoir d'autres amis. Et je rêvais d'avoir d'autres amis bah voilà. Il n'y avait personne dans mon collège enfin voilà qui aurait fait l'affaire ou en tout cas avec qui je serais en capacité de me rapprocher. Et du coup je suis restée avec elle jusqu'à la troisième.

Elle raconte alors la façon dont elle s'est adaptée très jeune pour faire face aux relations avec ses pairs et les expériences relationnelles au sein de sa scolarité. Léa explique avoir donc constituée un binôme avec une jeune fille dès le CE1 jusqu'à la classe de troisième. Elle parle d'elle comme de sa « *meilleure amie* » tout en qualifiant leur relation d'un « *binôme par dépit* ». Ce paradoxe démontre à la fois toute la complexité pour Léa d'évoluer auprès de ses pairs et à la fois toute son ingéniosité pour surmonter ces situations. Je comprends que cette façon de faire, bien qu'inconfortable pour Léa et peu épanouissante, l'a aidée pour évoluer dans la sphère scolaire et pour aborder ses expériences relationnelles avec ses pairs.

C'est-à-dire que je n'ai pas été harcelée et tout ça, les trucs classiques euh... où on se moque de mon physique, voilà. Moi je n'ai jamais été, j'ai toujours été dans la classe moyenne. Pas dans les populaires, pas dans les "cassos" comme on les appelle. J'étais au milieu invisible, voilà.

Léa se décrit à l'époque comme une jeune fille « *très réservée, très timide et très anxieuse* » qui travaillait bien en classe, qui avait de bons résultats mais qui ne voulait pas non plus « *déranger* » comme elle dit. Une place, où elle était « *au milieu, invisible* », qui s'est établie de mon point de vue dans son besoin d'être protégée notamment des situations de harcèlement et plus globalement de l'insécurité éprouvée dans son lien avec ses pairs. Pour autant, elle paraît subir cette situation et ce choix de « *meilleure copine* » ne semble pas totalement lui convenir. En effet, Léa explique avoir vécu des expériences relationnelles douloureuses dans son groupe de pairs et auprès de cette « *meilleure amie* ». Elle se sentait jugée et ressentait du mal-être. Je constate alors chez Léa une tension, entre son sentiment d'insécurité vécue dans le lien à l'autre et auprès de ses pairs, avec les effets provoqués par les adaptations qu'elle a pu/dû mettre en œuvre justement pour faire face à la pression générée

par ces situations, une situation éprouvante pour Léa d'autant plus qu'elle exprime ne pas avoir eu le choix.

Cette façon de faire comporte des similitudes avec ce qu'elle vivait au domicile de Rebecca où elle semble avoir toujours tenté de s'adapter pour pouvoir exister et pour pouvoir compter au sein de sa famille. Cette place, bien qu'inconfortable et parfois violente pour elle, lui apparaissait comme la seule possibilité d'existence à ce moment-là dans sa famille. C'est aussi ce qu'elle explique dans sa relation avec ses pairs quand elle dit qu'elle n'avait pas la possibilité à l'époque de faire autrement. Elle semble ainsi construire son identité dans cette grande adaptabilité à l'autre pour faire face aux contraintes liées à son environnement familial ou encore social et scolaire.

Ainsi, si cette position lui a permis de faire face à la pression ressentie au sein de son environnement scolaire et au sein de son groupe de pairs, elle a continué de vivre des situations délicates voire violentes.

Bah c'est-à-dire que c'était pas les gens populaires qui venaient et qui se moquaient de moi. C'était vraiment interne où mes copines je n'étais plus à l'aise avec elles. Où elles s'amusaient à se cacher, j'étais toute seule et il fallait que je les retrouve. C'est pas de la moquerie en tant que telle, c'est pas du harcèlement, enfin voilà. Moi c'est quelque chose qui me mettait vraiment pas bien et complètement en difficulté quoi.
[Je lui demande pourquoi elles pouvaient agir comme ça avec elle] Pour me regarder paniquer toute seule quoi.

Léa semble avoir intégré les comportements, les attitudes de ses copines à l'époque comme ordinaires, et elle parle des violences qu'elle a subies comme des violences qui n'en seraient pas. Elle me paraît comme étouffée par sa condition, comme invisible et souffrant en silence. Cette position délicate et douloureuse semblait pour autant représenter à l'époque sa seule possibilité de préserver son identité sociale auprès de ses pairs et de faire face à la fois au regard des autres et à sa peur de se retrouver seule.

Au collège, on a peur du regard des autres, être tout seul c'est la honte, enfin... Le collège c'est compliqué quoi.

Sa peur de se retrouver seule ou encore la crainte du regard de l'autre se sont peut-être construits en partie dans les interactions et ses expériences vécues au sein de sa famille. Léa a toujours dû faire preuve d'une grande adaptabilité pour faire face aux violences de son environnement familial : séparation de ses mères, conflit parental massif, souffrance physique et psychique de ses mères, violences intrafamiliales au domicile de Rebecca, ruptures amoureuses de ses mères, instabilité

affective... Des expériences vécues qui construisent son identité sociale et qui déterminent en partie sa façon d'être et de faire avec autrui. Je comprends par exemple qu'au travers de ses expériences relationnelles vécues dans sa famille, qu'elle puisse avoir nourri de l'insécurité à évoluer avec autrui et qu'elle puisse ainsi aborder d'autres expériences relationnelles avec méfiance ou une certaine peur. Je perçois aussi que ces expériences ont nourri de la solitude chez Léa, le fait de n'avoir personne avec qui il est possible de parler vraiment en toute confiance sans crainte d'être trahie, et le fait de ne pas pouvoir se confier alors même que les situations douloureuses se multiplient dans les différentes sphères de sa vie.

Léa ressent du malaise dans ses relations aux autres et sans doute un certain décalage avec ses pairs depuis son primaire, des ressentis qui se sont accentués au collège à la période adolescente. Léa verbalise le mal-être ressenti à cette période dans le cadre de notre entretien mais elle dit s'être toujours adaptée et avoir continué de résister pour évoluer dans une « *vie normale* » comme elle explique. Elle dit avoir gardé cette souffrance pour elle, dans la crainte d'être mal comprise ou encore jugée. Elle craint le regard des autres sur sa situation, et elle ne veut ni inquiéter ni mettre en colère, ressentis qu'elle a pu construire dans ses expériences familiales. Pour autant, cette situation s'étire et devient pour Léa de plus en plus insupportable.

C'est que je me sentais enfermée quoi. Je n'avais pas d'issue, "comment je vais faire ? Au secours". C'était pas possible pour moi de retourner avec ses amis-là qui se moquaient de moi, où je ne me sentais pas bien. Je passais mes journées enfermée dans les toilettes quoi à pleurer. Et je me disais comment je vais faire, je n'ai pas de solution. Il faut que je continue les cours mais je ne peux pas retourner au collège, c'est pas possible.-

Elle décrit très bien la tension entre son souhait de continuer l'école et son impossibilité à évoluer avec ses pairs. Cette situation génère de la pression chez Léa, d'autant plus qu'elle n'y voit pas d'issue. Ces crises et son mal-être sont de plus en plus visibles et constituent de mon point de vue une menace pour son identité sociale. En effet, cette réalité la rend vulnérable et accentue le risque de se voir et/ou se sentir jugée, honteuse et disqualifiée. Une situation devenue pour Léa insupportable.

Je sais plus ce qui s'est passé mais euh je suis sorti de cours et j'ai commencé à hurler que je voulais mourir. Le prof m'a évacué [elle rit]. Pendant un mois c'était horrible je ne pouvais pas retourner au collège, je ne pouvais pas les voir, euh parce que j'avais l'impression qu'on se moquait de moi quoi.

Cette violente crise l'a tenue à distance du collège pendant une période d'un mois. Cette situation a établi le retrait social passager de Léa de sa sphère scolaire ne supportant plus le regard porté par ses

pairs sur sa situation. Pour autant cette expérience de retrait n'a pas duré puisqu'elle explique être retournée au collège pour de nouveau « *essayer de continuer la vie* », à savoir suivre une scolarité ordinaire. Léa a ainsi continué d'évoluer dans ce contexte jusqu'à son entrée au lycée, continuant à faire face à la pression ressentie dans cet environnement et dans ses relations avec ses pairs. Pour autant, dès le premier jour au lycée, elle décrit avoir fait une crise violente nécessitant son hospitalisation.

Cette hospitalisation a permis à Léa de se protéger momentanément de la fréquentation de ses pairs qu'elle perçoit clairement comme menaçante en raison d'une identité vécue comme fragile et différente. Le temps de son hospitalisation, un temps et un espace décalés de la sphère scolaire et familiale, lui a permis aussi de se réorganiser et mûrir à sa façon¹⁶.

Dans une dynamique assez similaire au retrait de Léa du domicile de Rebecca, son retrait de sa scolarité lui permet de forger son identité et de grandir à l'abri de ses pairs. Un retrait caractérisé par une scolarisation interrompue puis une reprise d'études dans un cadre plus adapté aux besoins de Léa au sein d'une unité de soins-études. Maïa Fansten et Cristina Figueiredo parlent alors d'une « *sortie de retrait confiante* » et elles évoquent que « *ce type de retrait peut être compris comme un contournement, une façon alternative de traverser l'étape de l'adolescence et en particulier le problème de l'appartenance à un groupe de pairs*¹⁷ ».

En effet, les expériences relationnelles douloureuses voire violentes de Léa avec ses pairs se sont cumulées et étirées dans le temps sans que cette situation puisse évoluer favorablement pour la jeune fille. Cette situation a en partie favorisé son retrait du « *parcours classique* » comme elle dit. Son hospitalisation semble avoir représenté un point de rupture majeur dans son existence entre sa vie d'avant, celle d'un « *parcours classique* », et sa vie d'après, celle où elle est « *prise en charge* ». La déprise s'envisage justement comme un processus actif de réorganisation de l'existence face aux nouvelles contraintes liées à l'environnement social de l'individu. Dans la situation de Léa, la déprise apparaît alors comme la possibilité d'un réaménagement de son existence dans une logique de « *préservation de soi* ». Un processus qui lui permet de se dégager, de se soustraire des relations avec ses pairs dans le cadre scolaire non pas parce qu'elle renonce à ce type d'expériences relationnelles mais pour mieux se reprendre. Pierre Ancet explique « *on peut se déprendre d'un rôle social pour mieux*

¹⁶ Fansten, M. & Figueiredo, C. (2015). *Adolescence*, « *Parcours de hikikomori et typologie du retrait.* », pp. 603-612, 333, 603-612. <https://doi-org.ehesp.idm.oclc.org/10.3917/ado.093.0603>

¹⁷ Ibid.

se reprendre, la déprise apparaissant dès lors comme un recentrage sur ce que l'on peut encore accomplir au détriment d'autres activités¹⁸ ».

Dans la situation de Léa, ce qui anime la dynamique de sa situation de déprise sociale, c'est plutôt une logique de remplacement que d'abandon¹⁹. La déprise n'est pas une mécanique irréversible et son mouvement n'est pas uniforme. Son processus ne peut pas se caractériser par une succession d'étapes prédéterminées qui aboutiraient fatalement au stade final : la « déprise ultime » située au palier de la mort tant pour les personnes vieillissantes, que pour ces adolescents évoluant dans des dynamiques parfois mortifères²⁰. Le processus de déprise sociale pour Léa s'établit dans sa situation en lien avec la singularité de sa trajectoire, de ses expériences (positives et négatives), et des contextes de vie (socioculturel, familial...) dans lesquels elle évolue. La déprise est donc située socialement dans un contexte qui influence les choix, les négociations et la dynamique du réaménagement de son existence.

J'ai été hospitalisée dans un service de Guillaume Régnier en pédopsychiatrie et j'ai dit "moi je peux pas retourner en scolarité classique", c'est pas possible, j'en suis incapable. Et du coup j'ai été accueillie par la directrice de la scolarité [de l'unité de soins-études]. Il y a eu un entretien, euh il y a eu une visite tout ça. Et puis après, on voit si je suis acceptée et j'ai été acceptée.

De façon non-exhaustive, je crois que la construction du retrait de Léa et le passage d'une « vie normale » à une vie où Léa se considère comme « prise en charge » ont été ainsi facilités de mon point de vue, d'une part par la possibilité qu'elle puisse continuer ses études, car Léa a toujours été valorisée dans ses compétences scolaires et dans ses apprentissages. D'autre part, elle explique qu'au sein de l'unité de soins-études, elle se sent entourée « que de personnes qui ont les mêmes difficultés que moi ». Et enfin, par le soutien de sa mère, Elise qui est identifiée comme une vraie ressource pour Léa. Des conditions qui lui ont permis à la fois de se soustraire des relations avec ses pairs vécues comme menaçantes pour son identité sociale, et à la fois de pouvoir réaménager son existence d'une façon plus supportable pour elle.

2- Maël, le devoir de faire face aux violences

Dans son récit, Maël indique avoir subi des violences physiques et verbales ainsi que du harcèlement très tôt dans son parcours scolaire. Une scolarité qu'il explique alors avoir « toujours très mal vécue » du fait de ses expériences de violences qui se sont répétées et étirées de son CP jusqu'à son CAP.

¹⁸ Ancet P., *Gérontologie et société* 2018/1(vol. 40 / n°155), « Identité narrative, déprise et vécu du vieillissement », p. 46.

¹⁹ Meidani A. et Cavalli S., *Gérontologie et société* 2018, art. cit., pp. 5-6.

²⁰ Ibid., p.4.

Je dirais de la primaire jusqu'au Lycée [il parle de son apprentissage en CAP cuisine]. Après mon premier redoublement de CP surtout. J'ai redoublé trois fois mon CP. Mon premier CP je n'étais pas du tout prêt en CP techniquement et du coup on m'a fait redoubler. Et puis après, j'ai été dans un autre CP où que là y avait des gens qui savaient que j'avais redoublé donc ben il y avait un petit groupe de CP qui essayait toujours de me frapper ou quoi que ce soit pendant la récréation et tout ça. Donc ben bien-sûr ça finit en baston générale mais bon bah pas grave. Et puis après ce CP là, on m'a fait passer en CE1 et puis on m'a refait passer en CP parce que la prof voyait que je n'avais pas le niveau pour être en CE1. Du coup, ben à partir de là je suis reparti en CP et bon ben ça toujours été aussi dur. Mais bon ben après on va dire que j'avais un peu l'habitude.

Maël relie le début de ces violences à son premier redoublement de CP, puis il explique avoir pris ensuite « *l'habitude* » de vivre ces situations douloureuses et d'échecs dans le cadre de sa scolarité. Une façon de s'adapter finalement à la réalité de sa situation bien qu'il puisse continuer d'en souffrir. Un sentiment qu'il associe donc aux expériences délicates avec ses pairs mais aussi avec l'organisation de son parcours scolaire : deux redoublements de CP, l'intégration d'une CLIS²¹ sur toute la période du primaire ou encore d'une SEGPA²² sur toute la période du collège.

Ce vécu scolaire reste très douloureux pour Maël d'autant plus qu'il explique qu'il ne pouvait à l'époque le partager avec personne. Il estime qu'il n'a jamais pu avoir d'amis à cette période : « *bah j'ai eu des amis mais qui te tournent le dos en deux secondes donc bon ben...* ». Et il ne souhaitait et/ou ne pouvait pas partager cette situation avec sa mère. En effet, comme nous avons pu le voir précédemment, Maël compose avec la réalité de son environnement familial fragilisé notamment par le décès de son père et l'effondrement de la situation de santé / sociale de sa mère. Il souhaitait alors être ni « *chiant* » et ni un « *poids* » pour elle à ce moment-là.

Cette façon de raconter sa situation, son itinéraire scolaire et la façon dont il dit avoir vécu ses expériences relationnelles avec ses pairs, s'apparentent de mon point de vue au concept de déprise tel que l'écrit Vincent Caradec. En effet, la déprise se construit dans le parcours empreint de violences et d'épreuves qui se sont cumulées et étirées dans le temps pour Maël, et au sein duquel il a mis en place de nombreuses stratégies pour pouvoir y faire face. Des stratégies qui s'inscrivent dans un

²¹ CLIS ou classe pour l'inclusion scolaire, est un dispositif collectif de l'école primaire proposé aux élèves relevant d'un statut "d'élève en situation de handicap" reconnu par la MDPH. Ce dispositif a été remplacé par l'unité localisée pour l'inclusion scolaire (ULIS).

²² SEGPA ou section d'enseignement général et professionnel adapté, est un dispositif collectif du Collège pour des enfants qui présentent de graves et durables difficultés scolaires.

contexte où Maël est soumis à l'obligation scolaire ainsi qu'aux impératifs de réussite sociale ou encore scolaire portés par la pression de sa famille et plus particulièrement de sa mère à son égard, puisqu'il est tenu de devenir un « pilier » pour eux. La sphère scolaire représentant alors l'opportunité de construire ses projets, capitaliser des savoirs et des relations entre autres, afin de devenir quelqu'un. Un adulte peut-être comme son père, symbole de réussite pour Maël et dont le décès est associé à l'effondrement familial.

Pour moi mon père comme pour beaucoup de personne, c'était un père modèle et pour tout ce que j'ai pu avoir, les peu de souvenirs que j'ai pu avoir de mon père, ben j'ai toujours eu une très bonne image de mon père.

Cette pression de réussite a amené Maël à développer des stratégies pour résister aux contraintes de sa sphère scolaire liées à ses difficultés d'apprentissages mais aussi et surtout à ses expériences relationnelles avec ses pairs douloureuses et parfois violentes. Pour éclairer le processus dans lequel Maël a pu évoluer, je vais m'appuyer sur les travaux de Vincent Caradec qui décrit trois stratégies de la déprise : l'adaptation, l'abandon et le rebond²³.

Tout d'abord, le parcours scolaire de Maël s'est organisé dès le CP autour d'accompagnements spécifiques et dans des dispositifs adaptés (CLIS, SEGPA) en raison de ses difficultés d'apprentissage liées en partie à des troubles cognitifs tels que la dyslexie notamment.

Juste à cause de mes problèmes de français ou euh... de dyslexie. J'ai beaucoup de dys, de l'attention ou autre chose. Après j'aime pas trop me renseigner là-dessus parce que je trouve ça chiant. Mais en soit pour moi c'est surtout à cause de l'écriture que j'arrive pas à retenir et tout ça. Ou que je confondais des lettres.

Il explique également avoir bénéficié d'un suivi orthophonique de la grande section à ses 10 ans, qu'il a lui-même souhaité arrêter puisqu'il avait « *l'impression que ça ne servait à rien et puis du coup ça me coupait de mes amis à ce moment-là, enfin "mes amis" »*.

Maël semble avoir relié ses difficultés à évoluer avec ses pairs, les violences subies et sa situation d'isolement à son parcours spécifique (redoublement) et l'intégration de dispositif adapté. Il n'en parle pas de façon positive et ces adaptations ne paraissent pas avoir été une ressource pour lui. Au contraire, il ne trouve pas sa place, il a le sentiment d'avoir été mis à l'écart de ses amis, son identité

²³ Caradec V., *Recherche en soins infirmiers*, « Vieillir au grand âge », septembre 2008, p. 32.

se trouve menacée puisqu'elle le fragilise dans ses espoirs de devenir un « pilier » pour sa famille et enfin ce parcours semble avoir construit son exclusion.

Il considère d'ailleurs qu'en SEGPA « *ils mettent tous les rebuts de la société* », estimant avoir vécu cette orientation comme un marqueur social dévalorisant et stigmatisant.

Quand t'es en SEGPA au collège qui est une classe spéciale et que souvent, en tout cas là où j'étais, on mettait les fouteurs de merde dans les mêmes classes où que il y a déjà des euh pas des fouteurs de merde mais moi qui avait des problèmes de difficultés scolaires. Euh, mettre des gens qui sont là juste pour foutre la merde en disant que je ne sais même pas ce que ça fait 5 + 5 euh bon [rires]. Ils sont clairement pas là pour apprendre quelque chose, ça donne la réputation de merde à la classe et ce qui fait que bah les élèves autour savent quelle est la classe même si on nous donne 6^{ème} A ou 6^{ème} B ou pas 6^{ème} spécial. On les reconnaît vite les classes euh SEGPA donc euh du coup euh on a direct une étiquette sur la tête en disant bah on va pas trop traîner avec eux parce que c'est des fouteurs de merde ou c'est des cons donc bon... C'est assez péjoratif, et vu que je ne m'entendais pas très avec ma classe non plus, bah t'es vite fait mis à l'écart.

Maël ne se sent intégré nulle-part, ni auprès des élèves au parcours ordinaires et ni auprès de ceux qui sont dans sa classe, qu'il considère comme des « *rebut*s » et « *ptits cons* ». Les conditions liées à l'organisation de sa scolarité semblent avoir ainsi renforcé ses difficultés à évoluer auprès de ses pairs, se sentant à la fois agressé par son groupe de pairs en SEGPA et marginalisé voire stigmatisé par les autres.

En parallèle de sa situation strictement scolaire, Maël a souffert de ne pas tisser de lien avec un ami sur qui compter, qui pourrait le comprendre. Il l'explique du fait de ne pas avoir le même parcours que les autres (multiples redoublements) mais également du fait de manquer de confiance en l'autre. Cette situation le menant peu à peu vers un sentiment de solitude et un état d'isolement. Comme Maël a pu le verbaliser au cours de notre entretien.

Une grosse solitude où que personne peut comprendre ce que je vis à ce moment-là et tu te dis que tu ne peux pas te confier à quelqu'un d'autre. Tu as aussi peur de te confier à quelqu'un [...] bah mes amis que j'avais en primaire m'ont lâché comme si j'étais rien.

J'observe que peu à peu Maël perdait pied et que les possibilités de pouvoir se raccrocher à quelqu'un ou quelque chose devenaient de plus en plus compliquées. N'ayant pas de retour positif sur lui, sur ce qu'il faisait et / ou était, il perdait confiance et nourrissait le sentiment d'avoir peu de valeur. Il me raconte une expérience qu'il a réalisé au collège, qui est venue renforcer ces ressentis chez lui.

J'avais fait mon petit test au collège pour savoir si les amis que j'avais en primaire euh étaient des vrais amis. Du coup, j'ai fait en sorte que pendant un an de voir s'ils vont me dire une seule fois bonjour si je ne leur dis pas vraiment bonjour. Et du coup, ils ne sont jamais venus me voir pour dire "bonjour comment ça va ?". Parce que pour moi, ils en avaient rien à foutre donc du coup j'ai fait donc stop et puis voilà. Du coup, j'ai eu des grosses désillusions comme ça... En me disant qu'en fait depuis le début j'étais seul. Les mecs ils venaient me voir, ben ils venaient même pas c'est moi qui venais les voir mais en fait ma présence devait les faire chier quand je venais les voir. Donc du coup ben à ce moment-là, j'avais personne au niveau ami.

Le sentiment de ne pas poursuivre un cursus comme le faisait ses camarades ajouté à la stigmatisation que cela engendre du point de vue des autres élèves sans pour autant avoir de solution, de proposition ou réassurance de la part d'un adulte ont finalement abouti à un arrêt sur image. La réalité contextuelle ne peut pas évoluer, il faut donc changer le regard porté sur la situation : s'y habituer a été une étape pour s'adapter. Je comprends d'une certaine façon qu'il a renoncé à ce que les contraintes liées à son environnement scolaire cessent, et s'y habituer semble une adaptation déployée pour y faire face. Il espérait de mon point de vue se mettre à distance des effets que cette situation provoquait chez lui en termes de disqualification, de perte de confiance et du sentiment d'avoir peu de valeur.

J'observe également chez Maël que se taire, garder pour soi représentent d'autres adaptations pour faire face à sa situation à l'école. Une position dont avait pu faire usage Léa également lorsqu'elle s'enfermait dans les toilettes de son collège pour faire face aux épreuves liées aux relations avec ses pairs. Elle cherchait en quelque sorte à s'effacer de son groupe de pairs tout en maintenant sa place dans l'environnement scolaire afin de préserver son identité.

[Face aux situations délicates ou aux violences] C'est ce que je fais le plus souvent de subir sans en parler aux gens et quand on me dit est-ce que ça va, je dirais toujours oui ça va et tout ça.

Il explique que « *ce n'est pas de la faute du jugement* » mais qu'il préfère « *garder ses plaies* » pour lui. En effet, il continue en disant que « *les gens ont aussi leurs problèmes* » et qu'ils n'ont pas forcément « *la force de tout encaisser* » et que cette situation le ferait « *culpabiliser de mettre ça sur le dos de quelqu'un d'autre* ». Il termine son raisonnement expliquant qu'il ne veut pas partager « *son fardeau* » et qu'il préfère le garder pour lui.

Je crois que cette position s'inscrit dans son sentiment d'avoir peu de valeur, une image de lui-même qui s'est établie dans ses expériences familiales puis à l'école et auprès de ses pairs.

Enfin, j'observe aussi que Maël a eu besoin de se protéger et qu'il a construit dans sa « tête » comme il me dit « *un arbre généalogique de mes importances* ». Une nouvelle adaptation qui lui permettait de distinguer les élèves potentiellement dangereux pour lui sur le plan relationnel, des autres élèves.

Si je les considère pas ces personnes comme quelque chose ou quelqu'un qui pourrait avoir de l'importance ben je préfère m'en protéger parce que je sais que ces personnes c'est bizarre de dire comme ça mais je dis que c'est des personnes qui puent. Mais pas au niveau de l'odorat mais au niveau de ce qu'ils rejettent et souvent ben je ne me trompe pas sur ces personnes-là. Parce que quand je les entends parler à droite à gauche ben je sais que j'ai fait le bon choix de ne pas m'associer à eux.

Evoluer avec ses pairs constitue une pression pour Maël ainsi qu'une réelle souffrance. Ces différentes tentatives d'adaptation aux contraintes liées à son environnement scolaire l'ont ainsi aidé à poursuivre son activité dans cet espace de socialisation. Pour autant, sa situation ne s'est malgré tout pas améliorée et le cumul des expériences douloureuses et violentes vécues auprès de ses pairs ont continué d'avoir des effets sur sa santé et sur sa construction personnelle.

Le processus de déprise chez Maël s'est alors organisé progressivement autour de stratégies d'abandon de son activité et donc de sa scolarité, pour faire face à une réalité liée aux contraintes de cet environnement qu'il ne supportait plus. Vincent Caradec distingue plusieurs formes d'abandon de son activité : l'abandon-substitution, l'abandon-sélection et l'abandon renoncement²⁴.

Maël a commencé à décrocher de sa scolarité, il ne se rendait plus à tous les cours et il pouvait parfois rester dans sa chambre toute la journée puis plusieurs jours d'affilé. Cette façon de faire s'apparente à la forme d'abandon-sélection décrite par Vincent Caradec, dans le sens où il poursuit sa scolarité mais il organise son activité sur place en réduisant son temps passé et donc sur une plus petite échelle. Ce type d'abandon peut viser à se ménager pour Maël. Pour autant, cette situation génère de nouvelles contraintes dans sa situation, puisque sa mère était alors contactée par son établissement scolaire. Maël a alors le sentiment de représenter quelque chose de lourd pour sa mère ce qu'il a pourtant toujours cherché à éviter.

Dans tous les cas, ça embête fortement les parents, bah que ils sachent que leurs enfants ne sont pas à l'école alors qu'ils devraient être à l'école. Ça reste toujours un truc chiant pour ma mère. Puis à ce moment-là, vu que c'était toujours compliqué bah là je pense que c'est à ce moment-là que ça a pris plus d'importance. Mais ça allait encore car j'avais en soit mon projet d'aller au CFA après ma 3^{ème}, donc je pense que c'était bon.

²⁴ Ibid.

La stratégie d'abandon peut aussi prendre la forme d'une substitution, c'est-à-dire qu'elle consiste en un transfert vers une autre activité qui se situe dans le même registre que celle qui a été délaissée. J'observe que ce mouvement chez Maël lorsqu'il renonce à continuer sa scolarité dans un établissement général pour s'orienter vers le professionnel. Je crois qu'il a souhaité continuer à se conformer aux attentes liées à son environnement familial tout en se mettant à l'abri d'un contexte scolaire devenu pour lui insupportable. L'apprentissage en restauration représentait alors pour lui une nouvelle opportunité d'engagement dans sa situation. En effet, l'insertion professionnelle peut représenter un support de nouvelles affiliations potentielles et lui permettre d'exister socialement en dehors des contraintes liées au cadre scolaire qu'il subit depuis de nombreuses années et qu'il ne supporte plus. Cette orientation semblait ainsi acceptable pour tout le monde.

Et puis quand ça a vraiment cassé avec l'Auberge de Montcourt [il a mis fin à son apprentissage trois mois après l'avoir débuté], c'est au début je pense ça allait parce que elle [sa mère] me voyait quand même bah trouver quelque chose. Mais bon moi je m'étais complètement fermé dans ma chambre à jouer à l'ordinateur. Quoi qu'il arrive, j'étais dans ma « bulle » »

Maël explique cette rupture en lien avec des difficultés relationnelles avec son maître d'apprentissage, mais aussi par le regard et les réflexions blessantes qui pouvaient lui être adressées par ses pairs, apprentis eux-aussi.

Maël a ainsi vécu de nombreuses expériences douloureuses, d'échecs, de violences ou encore d'humiliations tant dans son cadre familial, scolaire/professionnel et social d'une façon générale. Ses expériences se sont étirées dans le temps, elles se sont cumulées et elles n'ont pas été traitées. Cette situation peut expliquer l'effacement progressif de Maël de sa sphère familiale et scolaire jusqu'au retrait brutal et massif dans sa chambre²⁵. Je comprends que Maël a besoin de se mettre à l'abri du regard d'autrui et de s'extraire de relations avec ses pairs délicates et violentes depuis qu'il dit avoir 6 ans.

Ainsi, au fur et à mesure que les opportunités d'engagement diminuent pour Maël, que ses problèmes de santé s'aggravent (il parle de dépression), que la fatigue s'accroît et que la relation avec sa mère « s'érode » et / ou se « fissure » comme il me dit, les stratégies d'adaptation et d'abandon mises en

²⁵ Fansten M. et Bernot-Caboche C., *Hikikomori. Une expérience de confinement*, art. cit., p.43.

œuvre jusque-là cèdent leur place à d'autres stratégies d'abandon de plus en plus contraintes caractérisées par sa situation de claustration dans sa chambre²⁶.

En sociologie du vieillissement, Vincent Caradec explique que « *la déprise ne doit pas être pensée comme un mouvement implacable de déclin des activités qui s'imposerait de manière inéluctable à ceux qui vieillissent*²⁷ ». Dans les situations décrites plus haut (Maël, Léa et Malo) ainsi que pour celle de Nathan que nous verrons dans la deuxième partie de mon mémoire, la déprise ne consiste pas en effet, en un mouvement implacable de déclin de leurs activités qui se serait imposé à eux de manière inéluctable parce qu'ils traversent et / ou ont vécu des événements douloureux, des situations délicates, d'échecs et parfois violentes. En effet, de façon analogique entre ces deux types de populations, la déprise résulte des contraintes nouvelles qui sont susceptibles d'apparaître pour l'un au cours du vieillissement et pour l'autre au cours de leur construction, leur développement (période adolescente notamment).

Ces contraintes apparaissent en lien avec des « *déclencheurs* » comme l'explique Vincent Caradec, caractérisés par des événements nouveaux qui peuvent ainsi créer une « *rupture dans son existence* ». Dans les situations des jeunes interrogés dans le cadre de mon travail de mémoire, ces événements peuvent consister notamment en une hospitalisation, en une rupture avec la scolarité, en une rupture avec un parent, en une agression, en une maladie, etc.

²⁶ Caradec V., *Recherche en soins infirmiers*, art. cit., p. 33.

²⁷ Ibid., p. 31.

II- Le phénomène de retrait social : une logique de réaménagement de son existence

Dans les situations de Léa, Maël, Malo et Nathan, la déprise sociale s'envisage comme un processus actif de réorganisation de l'existence face aux contraintes liées à leur environnement familial, scolaire ou encore social d'une façon générale. Le retrait social constitue alors une forme de déprise pour faire face à de nouvelles épreuves qu'ils ne peuvent plus supporter. Ce retrait constitue ainsi une sorte de rempart au monde extérieur. Le concept de déprise permet de l'analyser, le comprendre dans une logique de préservation de soi comme nous avons pu le voir dans la première partie. Ce concept permet également de le voir dans une logique de réaménagement de son existence au sein de ses activités et ses interactions.

En effet, la déprise peut être considérée comme la manifestation d'une tension qui réside entre « l'éloignement dans le monde » et le « maintien dans le monde » pour faire face à de nouvelles contraintes et / ou nouvelles épreuves comme l'explique Vincent Caradec²⁸. Cette tension concernant les jeunes en situation de retrait social s'explique d'une part au travers d'une forme d'effritement de leurs « prises » au monde caractérisée notamment par le renoncement à certaines de leurs activités (scolaires, sportives...) et interactions (pairs, proches, famille...) jusque-là importantes dans leur vie. Elle s'explique d'autre part, par le maintien et / ou la construction de nouvelles « prises » au monde.

Ce réaménagement suppose du changement et de nombreux bouleversements dans la vie du jeune et son environnement. C'est ce que nous allons voir dans cette seconde partie de mon mémoire.

Je vais commencer par vous présenter la situation de Nathan puis j'aborderai plus concrètement la logique de réaménagement de l'existence en m'intéressant au retrait dans la chambre, à l'usage du numérique (réseaux sociaux, jeux vidéo...), aux effets pour l'environnement familial et enfin à l'arrivée de nouveaux acteurs.

Dans une dernière partie, je m'intéresserai davantage aux opportunités de sortie de retrait en lien avec mon expérience de terrain dans le cadre d'accompagnement éducatif.

A) Jeunes en situation de retrait social et réaménagement de leur quotidien

1- Nathan, la construction d'un espace protégé

J'ai rencontré Nathan par l'intermédiaire d'une collègue éducatrice spécialisée qui, en lien avec mon sujet de mémoire, m'a proposé de le voir. Elle l'a accompagné quand il était mineur et elle continue de suivre ses demi-sœurs et son demi-frère. Nathan a accepté spontanément de participer à mon

²⁸ Ibid., p. 34.

travail de mémoire et il m'a rejoint dans un studio à proximité de la gare de Rennes. C'est une amie qui m'avait prêté son logement le temps de cet entretien.

Nathan est âgé de 18 ans ; il vit avec sa mère, ses demi-sœurs (14 ans et 8 ans) et son demi-frère (12 ans) dans un appartement en location à Rennes. Nathan avait trois ans quand son père est décédé. Il a peu d'éléments sur l'histoire de son père car il n'en parle pas ou très peu avec sa mère, et il n'a personne d'autre avec qui en discuter.

Nathan considère qu'il n'y a « *que [sa] mère et [sa] marraine [amie de sa mère]* » dans sa famille. Il n'a de lien avec personne d'autre hormis son demi-frère et ses demi-sœurs. Il sait que sa mère a dû partir de chez ses parents à l'âge de 18 ans et qu'elle a coupé tout lien avec sa famille. Chez ses parents, il me raconte que sa mère a connu « *de gros problèmes* » dans son enfance sans en savoir beaucoup plus.

Elle m'avait dit que c'était assez horrible de vivre à la maison (...) Je sais aussi qu'il y avait un pompier quand le père de ma mère il faisait un malaise bah du coup il venait le sauver à chaque fois du coup. Mais je n'ai pas eu de suite et je crois que je n'ai jamais rencontré les parents de ma mère.

D'une façon générale, il ne souhaite pas poser de questions à sa mère sur son histoire et encore moins lui parler de son père. Il dit qu'il ne veut pas la gêner et qu'il craint que ces sujets lui fassent du mal. Il explique que les informations qu'il a lui suffisent, même si je comprends d'une certaine façon que cette position est aussi conforme aux attentes, aux besoins et plus globalement au fonctionnement de sa mère. De la même façon que Maël, Nathan se montre très précautionneux avec sa mère, dans la façon dont il en parle et dans son souci de devoir toujours prendre soin d'elle.

Durant notre entretien, Nathan associe très fréquemment son récit personnel à celui de sa mère. Pour exemple, il relie d'emblée sa naissance à l'arrêt de toute activité professionnelle chez sa mère. Il explique que depuis son arrivée au monde sa mère est « *femme au foyer* ». Une tâche qu'il considère comme étant une charge pour sa mère et ne lui permettant pas de faire autre chose, peut-être même ne lui permettant pas de se réaliser elle-même.

Comme il y a tout le monde [il parle de la fratrie] déjà elle est chargée de partout. Du coup, elle n'a pas du tout le temps. Elle est vraiment que occupée qu'avec ses enfants et tout. (...) Elle est très prise quoi. Elle a essayé de retrouver du travail mais c'est trop dur. En fait, dès ma naissance elle a arrêté de travailler et du coup voilà quoi.

L'absence d'un réseau familial et amical suppose que sa mère s'occupe seule de ses enfants, une situation qui peut accentuer ce sentiment de charge dont parle Nathan. Dans son récit, sa mère paraît isolée, fragile, voire vulnérable. Il dit avoir conscience que la vie n'a pas été facile et qu'elle reste compliquée pour elle.

Une trajectoire qu'il associe à la sienne dans les nombreuses ruptures et violences qui ont marqué leur histoire familiale commune. En effet, Nathan et sa mère ont été tous les deux victimes des violences physiques et psychologiques de la part du père des trois derniers enfants de la fratrie. Ce dernier a été condamné et il ne peut plus approcher Nathan, sa mère et ses trois enfants. Nathan m'explique qu'il l'aurait croisé récemment à Rennes. Il faisait la manche et Nathan pense qu'il vit à la rue.

Nathan et sa mère ont également tous les deux été protégés au titre des violences dont ils ont été victimes. Un parcours institutionnel qui s'est étiré dans le temps, qui s'est construit autour de prise en charge commune (foyer, centre d'hébergement, appartement d'urgence, mesures éducatives...) et de façon personnalisée puisque Nathan a été confié quelques mois à un foyer de l'enfance et qu'il a bénéficié d'un accompagnement autour de ses besoins de santé (hospitalisation, suivi psychologique...).

Dans son récit, Nathan décrit un événement grave qu'il a vécu et subi lorsqu'il était scolarisé en classe de 5^{ème}. Une violence qu'il associe directement à la construction de son retrait social et à la façon brutale dont il s'est extrait de la sphère sociale pour se réfugier dans sa chambre.

Du coup j'ai eu une agression en bas de chez moi, une agression sexuelle. En fait j'allais chercher un kebab et quand je suis rentré y a un monsieur qui nous avait aidé pour le déménagement il m'a embrassé sur la bouche et tout. Du coup quand je suis rentré on est allé porter plainte. C'est là où ça a commencé, je ne voulais plus du tout aller en cours. Je me suis vraiment cloîtré chez moi, à jouer à la Play, faire des nuits blanches.

D'un point de vue psychologique, ce retrait brutal peut s'expliquer par l'agression sexuelle subie et les conséquences d'une telle effraction dans son monde. Ce retrait apparaît également comme un symptôme défensif à une situation de crise très menaçante, son agression sexuelle, et en interaction avec d'autres problèmes familiaux graves qu'il pouvait vivre auprès de sa mère. Maïa Fansten et Cristina Figueiredo parlent d'un « *retrait réactionnel*²⁹ » motivé par le besoin de faire le vide face à la violence.

²⁹ Fansten, M. & Figueiredo, *Adolescence*, art. cit., pp. 603-612.

Dans les situations de Maël, Malo et Nathan, tous les trois renoncent d'une certaine façon à leur scolarité ou encore aux interactions avec leurs pairs pour se réfugier dans leur chambre, à l'abri du regard de l'autre et de contraintes et / ou épreuves liées à leur environnement social. L'extérieur est vécu comme menaçant, il faut s'en protéger. Les conditions de l'exercice de la socialisation ne sont plus tenables, leur chambre s'impose comme une nouvelle opportunité d'engagement pour faire face aux violences.

2- La chambre connectée des jeunes en situation de retrait et la construction de soi³⁰

Les quatre jeunes interrogés dans le cadre de mon mémoire disposent d'un logement « stable », d'une chambre où ils vivent seuls, ainsi que de conditions matérielles et de vie qui rendent possible la construction du retrait dans la chambre, d'autant plus que tout peut y être obtenu d'une certaine façon (loisirs, nourriture, apprentissage...).

Par exemple, Maël, Malo et Nathan disposent tous les trois d'une console avec télévision et / ou d'un ordinateur, d'un smartphone ou encore de mangas. Justine³¹, une jeune qui vit actuellement une situation de retrait dans sa chambre depuis plusieurs mois et que j'accompagne dans le cadre de mon travail, dispose en plus d'outils numériques (casque audio, smartphone, ordinateur), d'une machine à coudre pour réaliser des sacs et des vêtements, de romans ou encore des mangas. Malo dispose également d'un fauteuil Gamer, d'un casque à réalité virtuelle ou encore des accessoires pour simulateur de vol d'avions ou pour piloter une voiture de course. Xavier³², un autre jeune que j'accompagne et qui a vécu plusieurs années en retrait dans sa chambre, dispose lui aussi d'une console et d'un smartphone.

2-1 La chambre : la construction d'un abri, d'un refuge.

[Nathan raconte] *J'étais vraiment bien, c'était marrant parce que mon lit c'était un bateau gonflable [il rigole]. Comme j'aimais bien aller à la plage, bah du coup j'avais un bateau gonflable. J'ai gonflé mon bateau et en fait je dormais dedans et j'avais ma couverture et tout.*

³⁰ Ramos E., (2022). La chambre connectée des adolescents et la construction de soi. *Agora débats/jeunesses*, 92, 41-54. <https://doi.org/10.3917/agora.092.0041>

³¹ Justine a 17 ans. Je l'accompagne depuis 2 ans. Elle vit cloîtrée dans sa chambre au domicile maternel depuis plus de deux ans. Ses parents sont séparés mais son père vient au domicile les voir, elle et sa mère, tous les week-ends. Elle sort très peu de son domicile et bénéficie depuis plusieurs mois d'un accompagnement Mission Locale.

³² Xavier a 20 ans ½. Je l'ai accompagné de ses 15 ans à ses 20 ans. Lorsque je l'ai rencontré, il vivait cloîtré dans sa chambre. Xavier a vécu une situation de retrait social caractérisé par un isolement massif au domicile maternel pendant plusieurs années. Il ne dispose plus d'accompagnement éducatif mais il reste soutenu par la Mission Locale.

Et du coup, je jouais à la play comme ça. J'avais un lit aussi mais j'aimais mieux être dans le bateau. Je trouvais ça plus à l'aise.

Son lit est un espace dans sa chambre devenu multifonctionnel dans le sens où il y dort mais il y regarde aussi la télévision, joue à la console, passe du temps avec ses amis via les réseaux sociaux et les jeux en ligne, il y mange et enfin il s'y réfugie. Nathan dit qu'il s'y sentait « *vraiment bien* » dans sa chambre et qu'il en sortait très rarement, « *je ne sais même pas si je suis sorti une fois pendant ces deux ans* », pendant son retrait. Il en sortait « *juste pour faire mes besoins* » car « *c'était ma mère qui m'emmenait à manger dans ma chambre* ». Il dit bien que sa mère a essayé parfois de le motiver pour qu'il sorte de sa chambre, et d'autre fois qu'elle le menaçait de couper la connexion ou encore de lui prendre sa console, « *mais moi du coup je ne la croyais pas. Elle faisait rien parce qu'elle avait peur* ». Elle avait, selon lui, peur qu'il se mette à crier et peur de lui faire revivre des événements du passé où son beau-père (condamné pour violences sur Nathan) lui « piquait ses jouets ».

Il explique en effet :

Elle avait peur comme j'ai eu des violences avec mon beau-père bah déjà elle avait peur de voir comme si c'était l'image de mon beau-père. Car il me piquait des jouets que j'avais envie de jouer avec, et peut-être qu'elle a eu l'image et de rien faire quoi. Pour éviter que j'ai l'image de mon père [beau-père] qui revienne je sais pas ».

Le retrait de Nathan (lorsqu'il était scolarisé 5^{ème}) correspond également à leur arrivée dans un nouvel appartement au sein duquel ils vivent toujours. Ce logement représente pour Nathan une stabilité et une sécurité puisque je comprends dans son récit qu'ils ont déménagé à de très nombreuses reprises, qu'ils ont parfois été hébergés en urgence à l'hôtel ou en foyer, des logements parfois très temporaires, de repli le temps de violences. Nathan fait l'effort de situer chacun des logements habités avec une période de sa vie ou un établissement scolaire pour construire son récit. Je perçois toutefois que la multiplicité des logements et / ou lieux d'accueils avec ce qu'ils représentent dans sa vie constituent une sorte de flou pour lui. Une situation de précarité qui semble derrière lui, leur installation dans ce logement étant stable, il est « *grand* » comme il me dit et chacun dispose d'une chambre. Je crois que cet appartement représente alors un abri / un refuge également pour sa mère au regard de son parcours empreint de violences et de ruptures à elle aussi. Dans le discours de Nathan, sa mère vit de façon très isolée et s'occupe de ses enfants à « *temps plein* » comme il dit. En dehors d'une amie, elle n'a pas d'autres ressources familiales ou encore amicales.

L'agression dont a été victime Nathan est sans doute venue renforcer le ressenti de cette famille du danger et du besoin de se retirer pour faire face aux agressions du monde extérieur. Pour autant, le

retrait de Nathan dans sa chambre lui permet aussi d'évoluer dans son monde, et d'une certaine façon de se séparer de sa famille en s'appropriant cet espace comme son chez-lui dans lequel il se sent bien et qui n'est pas déterminé par les adultes. C'est aussi ce que traduit Léa lorsqu'elle détermine l'étage dans lequel elle vit comme « *ma petite maison* » qu'elle entretient en faisant le ménage et en l'aménageant à son goût.

Tandis que Nathan a vécu sur un bateau gonflable pendant son retrait, Justine³³ a de son côté construit une cabane au sein même de sa chambre avec des objets et tissus récupérés, et dans laquelle elle a dormi pendant plusieurs mois. Elle expliquait vouloir se mettre à l'abri des araignées ou encore des insectes dont elle a très peur, et construire un minimum de confort au sein d'un logement insalubre entraînant chez elle des difficultés respiratoires. Justine avait également investi sa chambre avec des objets de décoration, des romans, des mangas ou encore des vêtements de cosplay, culture qu'elle apprécie tout particulièrement et qu'elle partage avec ses pairs. Bien qu'elle sorte très peu de chez elle, elle se rend à des concerts et événements clairement identifiés au sein d'une culture jeune. De plus, elle apprécie la couture, et elle peut réaliser des vêtements pour elle-même ou sa mère. Elle aimerait pouvoir vendre en ligne certaines de ses créations dont elle détermine les couleurs ou encore la forme. Cette nouvelle activité qu'elle développe dans sa chambre s'apparente à la mise en œuvre d'une « stratégie du rebond » dont parle Vincent Caradec. En effet, il explique que le rebond est une des trois stratégies de la déprise (adaptation, abandon et rebond) et qu'elle consiste, à l'inverse de l'abandon, « *à renouer avec une activité délaissée, à s'engager dans une activité nouvelle ou à accroître son investissement dans une activité déjà pratiquée*³⁴ ».

La situation de Justine démontre bien cette tension qui réside dans la déprise entre renoncement à certaines activités / interactions au profit d'autres qui donnent du sens à sa vie, construisent son identité et son autonomie.

J'observe que leur situation de retrait au sein même de leur chambre s'organise donc dans un espace qui leur est proche, familier et sécurisant. Si cet espace représente le repli, il participe aussi de mon point de vue à la construction de leur identité. Maël parle de sa chambre comme d'un endroit où « *c'est là que je peux tout faire* » et donne un sentiment de liberté retrouvée à sa vie.

Ces situations peuvent générer des effets d'inquiétudes, d'angoisses, d'incompréhensions ou encore établir des jugements, des préjugés et des violences sur ces jeunes, qui oscillent entre le statut de

³³ Justine a 17 ans. Je l'accompagne depuis 2 ans. Elle vit cloîtrée dans sa chambre au domicile maternel depuis plus de deux ans. Ses parents sont séparés mais son père vient au domicile les voir, elle et sa mère, tous les week-ends. Elle sort très peu de son domicile et bénéficie depuis plusieurs mois d'un accompagnement Mission Locale.

³⁴ Caradec V., *Recherche en soins infirmiers*, art. cit., p. 32.

« jeunes à protéger, en danger » à celui de « jeunes dangereux » pour la société du fait du côté oisif, paresse et non productif. Par leur retrait, ils peuvent être autant inquiétants qu'ils inquiètent, ce qui je trouve caractérise plutôt bien les tensions qui résident au sein de la déprise.

Dans ce contexte, il me semble important de rappeler que leur retrait s'établit en premier lieu pour faire face aux contraintes et aux épreuves qu'ils ne peuvent plus surmonter dans leur environnement social. En effet, les jeunes interrogés et ceux que j'accompagne dans mon travail ne souhaitent pas s'affranchir des normes et des règles sociales par choix ou encore dans une forme d'engagement politique ou militante, mais bien plus parce qu'ils s'y sentent contraints.

Justine par exemple souhaiterait pouvoir se réengager dans un parcours de formation ou d'apprentissage mais elle ne sait pas quoi faire et surtout elle reste très ou trop angoissée pour cela. Ses rendez-vous à la mission locale lui font du bien car ils lui permettent de sortir de chez elle, ils rythment ses semaines, amènent de l'ouverture dans son quotidien et surtout parce qu'il est convenu avec sa conseillère qu'il n'y ait pour le moment pas d'autres attentes ni même objectifs que ceux-là.

De leur côté, Malo et Maël ont témoigné également de leur besoin de grandir à l'écart d'injonctions d'un monde dans lequel ils ne se retrouvaient plus tout à fait. Le besoin de se protéger du regard « *qui n'était plus bon* » de sa mère concernant Maël ou encore du sentiment de culpabilité éprouvé par Malo face aux effets de sa situation de déprise sur ses parents et son environnement social. Le besoin de se mettre à l'abri aussi d'un sentiment de stigmatisation ou encore de disqualification, en construisant le retrait dans leur chambre.

Malo s'explique concernant sa situation de retrait :

Je sais qu'il y a des années j'en ai entendu énormément qui sont là à dire " waouh c'est une chance " qu'il n'aille pas en cours, qu'il fasse ce qu'il veut de son temps libre. Alors que non ce n'est pas si beau que ça malheureusement. Se serait bien mais non ce n'est pas le cas. Enfin se serait bien, oui et non. Mais non ce n'est pas si beau que ça. Et puis, ouais sentir [il réfléchit]... S'ils comprennent vraiment ils savent bien que c'est une horreur, mais je dirais plus qu'ils pensent que c'est une chance et que c'est cool quoi.

Malo témoigne de ce sentiment de ne pas être compris dans ce qu'il vit, des préjugés qu'il a pu entendre concernant sa situation. Sa chambre semble alors un abri pour faire face à ce qu'il ressent comme des attaques. Ces situations de retrait un peu hors-norme peuvent alors constituer un sentiment d'insécurité et d'étrangeté pour les jeunes concernés. Leur chambre pouvant ainsi leur

apporter « à la fois un repaire et un repère³⁵ ». Un repaire dans le sens donc d'un abri des contraintes et / ou violences extérieures, un espace pour se reposer, se construire et se reconstruire. Et un repère à la fois sur le plan identitaire, spatial (familier), et temporel (chargé de souvenirs).

En effet, la chambre, y compris pour les jeunes en situation de retrait, est de mon point de vue un espace d'expérimentation identitaire. C'est un espace qu'ils investissent donc pour se retirer, et qu'ils s'approprient par leur occupation à temps plein pour certains, mais aussi par leur décoration, leur aménagement et les nouvelles activités qu'ils y font.

Malo explique que depuis qu'il ne se rend plus au collège, le temps passé dans sa chambre lui permet de « *travailler sur soi et puis faire des choses que ce soit manuelles ou un peu tout, une activité quelconque* ». Ce travail qu'il entreprend dans sa chambre se prolonge sur des temps extérieurs avec « *psychologue, psychiatre, puis bah toutes les autres personnes qu'on [lui et ses parents] a pu faire au fil des années. On essaie de travailler sur soi* ».

Pour ces situations, cet espace ne représente pas une logique d'abandon de soi. Au-contraire, les entretiens menés dans le cadre de mon travail de mémoire et mon expérience professionnelle m'amènent à penser que cette situation leur permet d'une part de préserver leur identité qui se retrouvait menacée à l'extérieur, et d'autre part de construire une image de soi dans un espace où « *ils choisissent et construisent ce qu'ils souhaitent montrer*³⁶ ».

Je crois donc d'une certaine façon qu'ils peuvent chercher à se rendre discret, à s'invisibiliser pour limiter les risques et notamment d'expulsion d'un espace qui participe à la construction de leur identité et de leur autonomie finalement. Selon Joël Zaffran, la chambre apparaît « *comme une cellule dans la mesure où les adolescents s'y coupent du monde des parents pour entreprendre un travail réflexif d'autant plus possible qu'il se réalise au milieu de marqueurs identitaires et avec des pairs choisis*³⁷ ».

2-2 Les usages numériques : un espace pour vivre, se construire et se reconstruire

La chambre offre par son intimité et la dimension privée de son espace une possibilité de repli qui participe à la fois à la mise à l'abri des jeunes qui vivent une situation de retrait ainsi qu'à leur construction identitaire. Elle représente aussi par le biais des outils numériques présents dans cet espace une possibilité de maintien des liens avec l'extérieur, une possibilité d'ouverture dans le sens

³⁵ Caradec V., *Recherche en soins infirmiers*, art. cit., p. 38.

³⁶ Ramos E., *Agora débats/jeunesses* n° 92, art. cit., pp. 41-54.

³⁷ Ibid.

où les écrans connectés constituent des « *fenêtres ouvertes*³⁸ » sur le monde. Une sorte de « *plateforme ouverte sur le monde extérieur*³⁹ » qui favorise ainsi le maintien et / ou la construction de sociabilité juvénile. Ces outils offrent donc des possibilités pour ces jeunes en situation de déprise d'un réaménagement de leurs interactions qu'ils déterminent eux même, des relations qui jusque-là s'imposaient à eux car liées aux contraintes de leurs environnements (scolaire, familial...).

Malo explique que dans sa chambre il peut « *regarder des films avec des copains, jouer du coup, juste discuter de tout* ». Le maintien du lien avec leurs pairs est un élément qui revient dans chacun de mes entretiens et de mes expériences professionnelles. Celui-ci apparaît même vital pour la plupart des jeunes rencontrés et qui vivent une situation de retrait. Malo parle spontanément de la place que représentent ces espaces numériques dans sa vie.

Ouais, sans ça [son smartphone ou ordinateur], je pense que malheureusement je le dis comme ça, mais je pense que sans ça je ne serais pas vivant s'il n'y avait pas eu ça. Sans ça, il n'y aurait pas eu moi maintenant. C'est ma porte de sortie. C'est la clé, malheureusement, ce n'est pas la meilleure des clés mais c'est une clé.

On peut penser que ces espaces le relie d'une certaine façon à la vie, dans une situation où les contraintes liées à son retrait associées aux impossibilités de vivre dans une vie « ordinaire » peuvent construire chez lui une pente dépressive voire mortifère. Ils lui permettent donc de maintenir des liens avec ses pairs et avec le monde extérieur, des liens si nécessaires pour exister, vivre et se construire. Maël aussi témoigne de ce besoin quasi vital, reliant son ordinateur à des « *bouffées d'oxygènes* » face à un monde extérieur au-contre donc étouffant et au sein duquel il ne sentait plus / pas exister.

Ces espaces numériques permettent alors de « *sortir de la réalité* » comme l'explique Malo pour « *ne pas avoir à se soucier des problèmes de la journée* ».

Ça reste une porte de sortie [les jeux vidéo] comme les gens qui fument. C'est leur porte, c'est comme ça, ce n'est pas la meilleure des solutions mais bon...

La consommation de cannabis est en effet une des pistes de sortie, comme l'explique Malo, récurrente que j'observe dans mon travail. Les jeunes concernés expliquent consommer pour sortir de leur réalité, se débrancher, lutter contre la routine et faire face à un état de déprime. Leur consommation s'inscrit donc dans leur quotidien de la même façon que le numérique s'établit dans la vie de Malo, sous la forme d'une routine en quête de sécurité.

³⁸ Ibid.

³⁹ Ibid.

Malo témoigne de cette routine dans laquelle il est installé depuis plusieurs mois :

C'est réveil plutôt tard en moyenne vers 14h. [Malo] Mange-Médicaments-pars jouer [dans sa chambre à des jeux en réseau ou des jeux de simulation] jusqu'à 19h. Le repas du soir [avec ses parents dans le salon]. Puis [Malo] retourne jouer [toujours aux jeux vidéo dans sa chambre] jusqu'à tard le soir 2-3 heures. Et puis on recommence.

Nathan aussi témoigne de son besoin de « s'évader de la réalité » que lui apportait les jeux-vidéo et plus particulièrement GTA 5⁴⁰.

Quand du coup j'avais ma console, fallait que je joue à ma console quoi. Il y avait GTA 5, je ne sais pas si tu connais GTA 5 ? [Je lui réponds "oui" et il se met à rire] Non parce que les éducateurs [il sait que je suis éducateur] ils connaissent rien aux jeux vidéo. Je jouais vraiment à GTA 5, bah j'y joue toujours. Depuis sa sortie en 2015, bah ça fait presque 10 ans que j'y joue. J'aime trop ce jeu, avoir un monde ouvert où tu peux faire ce que tu veux et pas le faire dans la vraie vie.

Nathan explique avoir obtenu sa console de jeux vidéo lorsqu'il était scolarisé en classe de 6^{ème}, donc l'année avant son retrait, pour retrouver ses copains du collège notamment sur GTA 5. Ce jeu représente clairement un espace de construction identitaire pour Nathan auprès de ses pairs et un espace de socialisation juvénile. Un espace où les adultes, et plus particulièrement les éducateurs chez Nathan puisqu'il en a croisé beaucoup dans son parcours « d'enfant protégé », ne vont pas. La dimension numérique permet à Nathan d'élaborer une vie privée constituée de liens forts intimes et exclusifs aux pairs, un espace qui favorise la construction de l'autonomie à l'adolescence⁴¹. A partir de son retrait en classe de 5^{ème}, GTA 5 s'est établi comme une sorte d'interface, la seule possibilité pour Nathan de maintenir du lien avec ses pairs et amis du collège. Il explique par exemple qu'ils organisent « des braquages avec mes potes » sur GTA 5. Un espace numérique qui le relie à ses pairs et qui lui apporte le sentiment d'exister, de se construire à travers les relations et les actions établies dans ce jeu. Un espace au sein duquel il se sent reconnu et qui construit son identité de façon positive. Un espace qu'il distingue clairement de celui de l'école-du collège, qu'il trouvait « nul » et au sein duquel il se confrontait à des expériences délicates.

Je ne voulais pas dire aux gens que je ne savais pas lire ou écrire donc j'ai rien dit. (...) Par exemple parler à la classe, genre je voulais vraiment pas j'avais honte de moi pour lire ou écrire. Parce que du coup je faisais des fautes d'orthographe ou bah du coup comme je lis pas des

⁴⁰ Grand Theft Auto 5 est un jeu vidéo.

⁴¹ Ramos E., *Agora débats/jeunesses* n°92, art. cit., pp. 41-54.

livres je suis toujours sur les jeux vidéo. Du coup bah j'arrivais à lire peut-être deux paragraphes sans me tromper mais quand même dès fois je buguais. Et bah quand ça fait 10 secondes [que tu bugues], pour toi ça fait une minute et du coup je trouve ça stressant et je ne voulais pas du tout lire devant la classe.

Sa situation de retrait semble ainsi avoir renforcé la place des jeux vidéo dans la vie de Nathan, un espace de socialisation dans lequel il s'est toujours retrouvé et au sein duquel il s'est construit. Un espace protégé des impératifs scolaires et / ou de la pression d'un monde extérieur délicat pour Nathan et parfois menaçant pour son identité. Sa situation de « retrait réactionnel » comme le définissent Maïa Fansten et Cristina Figueiredo, et les jeux vidéo lui permettent de faire le vide face à la violence de ses environnements (scolaire, familial, social) : « Internet et les jeux permettent ainsi de faire le vide, déplacent l'attention sur un autre univers qui fait rêver, que l'on maîtrise et où l'on peut devenir gagnant⁴² ». Les jeux vidéo lui permettent alors de « s'évader » de toutes les duretés qui l'entourent et de s'oublier aussi, à un âge où il est censé s'affirmer et accepter les responsabilités et les perspectives qui se dessinent à l'horizon.

Bah déjà ça m'occupait. Par exemple, si je m'ennuie, je vais sur le jeu et ça fait passer hyper vite les temps. Et en plus tu t'amuses. C'est du virtuel l'argent mais ça te fait plaisir d'avoir de l'argent et de pouvoir t'acheter des belles voitures pour la conduire. Et ça te fait plaisir de montrer aux autres joueurs que tu as des belles voitures. Et les autres joueurs bah du coup ils veulent la même du coup ils vont jouer aussi.

L'espace numérique est un monde au sein duquel Nathan se sent reconnu et valorisé. Il explique qu'il préfère vivre dans les jeux vidéo pour pouvoir y faire des choses qu'il ne peut pas faire dans la vraie vie comme il dit. Malo aussi valorise cet espace en le comparant à l'environnement scolaire.

Je peux prendre un exemple tout bête mais si par exemple tu as des mauvaises notes ou autres je ne dirais pas que ça fasse quelque chose de négatif mais on te demande de faire mieux. Alors qu'un jeu tu peux faire un truc pas exceptionnel et être récompensé, il te rend meilleur. Il n'y a pas de (il réfléchit), de régression. Il n'y a pas de jugement.

Un espace social dans lequel ils se sentent bien et au sein duquel Malo développe du savoir :

⁴² Fansten, M. & Figueiredo, *Adolescence*, art. cit., pp. 603-612.

J'ai appris beaucoup plus de choses que dans ma scolarité, que ce soit l'anglais, la physique ou bah le français. J'ai beaucoup plus appris sur les jeux vidéo qu'en cours même si je n'ai pas passer une éternité en cours.

Malo apprend à comprendre comment fonctionne un avion et comment pouvoir le piloter. Il raccroche ce qu'il apprend dans son environnement virtuel avec ce qui l'intéresse en termes de projet professionnel en lien avec l'armée de l'air. Cet intérêt chez Malo a d'ailleurs été un point d'accroche dans notre relation dans le cadre de l'accompagnement éducatif. Il a accepté dans un premier temps d'en discuter avec moi, il a partagé son savoir avec moi et m'a montré le matériel utilisé pour simuler ensuite un vol. Cet intérêt a été l'occasion également de sortir de chez lui, ce qui était pour lui extrêmement rare à l'époque, puisque nous nous sommes rendus dans un centre d'informations de l'armée de l'air.

Dans le cadre de l'accompagnement éducatif, Malo m'a parlé d'autres jeux vidéo dans lesquels il passe du temps. Il a évoqué Minecraft ou encore Fortnite. Malo s'est d'ailleurs pendant un temps très investi dans Fortnite en créant des événements où il invitait des pairs connus et des anonymes à venir jouer sur une map qu'il avait lui-même construite pour l'occasion.

Ces espaces numériques apparaissent comme des supports d'expression de soi pour ces jeunes car ils déterminent de ce qu'ils ont envie de discuter et de faire. De plus, ils se confrontent au regard de leurs pairs mais aussi de la communauté des anonymes. La dimension numérique permet ainsi « l'élaboration d'une vie privée constituée par des liens forts intimes et exclusifs aux pairs », un espace riche d'expériences relationnelles qui participent à la construction de l'identité et à l'autonomie de Malo et bien d'autres jeunes.

Maël évoque également la dimension thérapeutique des outils numériques et de leurs usages lorsqu'il vivait une situation de retrait au sein de sa chambre.

Je pense que quand je parlais dans les jeux vidéo ça me libérait bien assez ben pour ne pas faire un pétage de plomb non plus extravagant.

Le retrait de Maël dans sa chambre s'il peut être perçu comme une nouvelle contrainte et un risque pour sa santé, constitue également une opportunité pour lui et un excellent levier pour redonner du sens à sa vie. En effet, dans les négociations, les réaménagements qui s'opèrent dans le processus de déprise, Maël repère un espace de socialisation positif et vivifiant pour lui-même à travers les jeux-

vidéos. Une prise au monde qui lui permet de discuter, de s'informer, de partager et d'une façon générale qui lui fait du bien.

Tu rencontres d'autres gens pas forcément comme toi, mais qui s'évadent dans les jeux et qui, avec qui on parle de nos problèmes ça fait aussi du bien. Souvent on arrivait à parler de choses de nos vies personnelles à chacun et ça faisait du bien d'entendre d'autres personnes qui avaient des problèmes mais euh qui arrivaient à les surmonter aussi. Donc du coup ça, s'est sympa et ça te donne aussi un peu espoir en te disant que si je lâche pas l'affaire ça va le faire.

Cette expérience de déprise qui se caractérise par un retrait dans sa chambre lui permet paradoxalement de se sentir moins seul, le rassure et lui redonne espoir. S'il s'est en quelque sorte invisibilisé pour sa famille ou pour des professionnels qui avaient l'habitude de le côtoyer dans des espaces de socialisation tels que le CFA ou le travail, il s'est au-contre rendu davantage visible pour d'autres. Cette dynamique correspond assez bien à la stratégie d'abandon substitution de la déprise décrite par Vincent Caradec. En effet, les situations de retraits que vivent Malo, Nathan, Léa, Maël, Justine ou encore Xavier leurs permettent à tous de réaménager leurs interactions avec leurs pairs via des outils numériques du fait notamment d'une situation de claustration pour certain dans leur chambre. Des stratégies de déprise qui leur permettent de maintenir des liens avec leurs pairs, et de constituer leur propre capital culturel ou encore social.

B) Nouveaux acteurs et accompagnements

1- Entre contraintes et opportunités

Pour cette dernière partie de mon mémoire, je souhaite m'intéresser aux conditions de l'accompagnement éducatif qui permettraient à certains jeunes qui vivent une situation de retrait de se constituer de nouvelles opportunités d'engagements et de nouvelles ressources comme supports potentiels d'une sortie de retrait. En effet, si cette opportunité peut paraître évidente du côté des professionnels mandatés au regard du risque que peut représenter le retrait dans la construction d'un jeune, cette opportunité peut aussi représenter à l'inverse une nouvelle contrainte pour les familles concernées. En effet, l'arrivée de travailleurs sociaux au domicile des familles peut être très mal vécue et représenter une menace et / ou de la peur. Elle peut nourrir de la disqualification pour certains parents et / ou jeunes, la crainte d'être jugés, et pour les jeunes d'être extraits à tout prix de leur chambre via une hospitalisation ou un placement, ou encore d'être coupés de leur console ou d'une connexion internet entre autres.

Nathan en témoigne dans notre entretien :

Dès fois ils [les éducateurs] venaient [à son domicile], mais moi je ne voulais pas les voir. Ils voyaient ma maman et dès fois ils me voyaient mais je ne voulais pas. Ils voulaient me faire sortir [de sa chambre] mais moi je ne voulais pas. Je disais je ne veux pas. Même dès fois je les ai insultés pour qu'ils partent. Et bah dès fois au bout de 2 heures ils partaient. Comme eux, ils avaient des rendez-vous [dans d'autres familles et avec d'autres jeunes] après bah pour moi c'était une chance qu'ils partent.

[Je lui demande alors ce qui l'inquiétait quand les éducateurs venaient, et il me répond.]

J'avais peur qu'ils prennent ma console, que du coup... Ouais c'était vraiment ma console, mon truc qui me faisait passer le temps et vivre aussi.

Nathan parle de la peur qu'il avait qu'on lui demande de sortir de son domicile et de sa chambre alors qu'il ne voulait pas ou plutôt qu'il ne pouvait peut-être pas le faire. Il craignait également qu'on lui confisque / enlève sa console de jeux qui représentait à cette période de sa vie quelque chose de vital pour lui.

Malo aussi dans le cadre de notre entretien s'est confié sur ce qui lui faisait peur avec l'arrivée de travailleurs sociaux au sein de sa famille. Lorsque je lui demande comment il a vécu cette arrivée, il explique :

La pression de comment ça va se passer au tout début mais au bout 2-3 rendez-vous il n'y avait plus rien. Tout le monde réagit différemment. Moi j'ai eu peur du jugement au départ. Est-ce que lui il va me juger ou pas, il y a toujours une part de est-ce qu'il va me juger ou pas. Je reste sensible au regard.

C'est d'ailleurs très certainement cette sensibilité au regard de l'autre comme il l'explique qui a établi en partie son retrait dans sa chambre. Il a peur de se faire juger et son impossibilité à pouvoir se rendre au collège, à pouvoir sortir de sa maison accentuent ce sentiment chez lui. Sa situation de retrait le protège et l'expose à la fois, la claustration dans sa chambre étant une opportunité pour lui de s'invisibiliser, et toute perspective de sortie constitue pour lui autant une potentielle ressource qu'un éventuel risque.

Pour Maël, l'usage de son ordinateur et des jeux en ligne ont constitué une réelle opportunité pour lui de se réorganiser face aux contraintes de l'environnement extérieur. Il parle des effets thérapeutiques des jeux en ligne et il témoigne aussi des effets provoqués par une coupure internet sur sa période de retrait dans chambre :

Comme quand du coup ma sœur elle coupait internet. Et bien là c'était un pétage de plomb qui arrivait dans ma tête en moins de deux secondes mais sinon à part ça il n'y avait pas de pétage de plomb. A part quand on essaye de me faire bouger [de sa chambre et ses jeux en ligne] en disant des choses qui faisaient un peu mal pour essayer de me faire réagir mais que du coup ça faisait la chose inverse. Mais parfois on essaye des choses qui sont maladroites et du coup ça blesse plus qu'autre chose.

En effet, Maël a besoin de se réorganiser à l'abri d'un contexte qu'il ne supporte plus et sa chambre et son ordinateur lui apportent cette paix nécessaire comme il dit ou encore cette bouffée d'oxygène dont il a tant besoin. De la même façon que pour Malo et Nathan, cette façon de réorganiser son quotidien et les stratégies de déprise mises en œuvres peuvent devenir quasi vitales chez certains jeunes. Pour autant, je constate dans le cadre de mon travail et des entretiens menés pour mon mémoire, que la réalité de ce qu'ils vivent peut parfois être difficile à reconnaître. Ces situations peuvent générer de l'angoisse, de l'incompréhension, de l'impuissance parfois même de la suspicion auprès des professionnels et des proches du jeune concerné. En effet, ce temps passé dans la chambre avec des jeux vidéo, les réseaux ou encore des lectures peut être interprété d'une part comme un risque voire un danger pour la santé du jeune et la construction de son avenir. Et il peut être interprété d'autre part, comme une volonté du jeune de s'affranchir des contraintes habituelles d'un adolescent, notamment en matière de scolarité ou de formation. Ces différentes lectures induisent une position et un regard sur ce que vivent ces jeunes qui parfois s'éloignent de leur réalité. Ces interprétations peuvent alors finalement constituer de nouvelles contraintes pour le jeune et sa famille concernés par le retrait. C'est en partie ce qu'explique Maël quand il parle de maladresses qui peuvent davantage blesser qu'aider. Des initiatives, des positions qui peuvent paraître légitimes et qui s'inscrivent dans une volonté de bien faire mais qui peuvent générer l'inverse de l'effet escompté.

Mon travail me permet d'être en contact de familles, de parents et de jeunes qui vivent une situation de retrait social avec leurs effets. Mon travail me permet d'accéder au domicile de ses familles, parfois à la chambre de ces jeunes. Le concept de déprise permet de considérer l'expérience de retrait de ces jeunes comme une stratégie de préservation de soi qui consiste à préserver notamment sa santé, sa dignité et son identité et comme un réaménagement de leur existence plus ou moins contraint. Il s'agit dans le cadre de l'accompagnement éducatif d'y apporter une reconnaissance, autant dans les effets d'effritement (déscolarisation, arrêt d'une activité, situation de claustration...) liées aux contraintes de leurs environnements que dans les effets du maintien et de construction de nouvelles activités et interactions, en prêtant attention, curiosité et en valorisant ce qu'ils sont et ce qu'ils font. En effet, je crois que cette position, si elle ne constitue pas un effet magique dans la rencontre avec le jeune et sa

famille, elle n'en demeure pas moins un préalable nécessaire pour établir un lien. Le professionnel apparaît comme un nouvel acteur dans le fonctionnement familial et dans le « monde » constitué du jeune en situation de retrait. Je pense que cette position sincère et incarnée par le professionnel, et cette volonté de reconnaissance du jeune en situation de retrait par la rencontre et non par la mission (protection de l'enfance), favorise d'emblée l'expérimentation d'un nouveau lien pour tous.

Les entretiens réalisés dans le cadre de mon mémoire révèlent des caractéristiques similaires qui apparaissent comme des conditions nécessaires à l'acceptation du professionnel dans l'environnement des jeunes qui vivent en situation de retrait.

Nathan témoigne dans son expérience de positionnements différents selon les travailleurs sociaux.

« [Un éducateur] *Il est venu, il m'a dit "bah si tu veux on sort" et il était très gentil. Il ne m'a pas dit "bon on va sortir dehors, on va parler et tout" [il fait référence aux éducateurs précédents]* ».

Nathan décrit cet éducateur comme quelqu'un qui s'est imposé dans son environnement sans pour autant le discréditer. Une façon de faire qu'il compare avec d'autres professionnels où le « dehors » apparaissait comme une nouvelle injonction et où sa chambre, son environnement pouvaient en creux être d'emblée déconsidérés par cette position. Il évoque également la grande disponibilité de cet éducateur et sa ténacité pour l'aider à retourner au collège.

Je m'en rappelle même il y a un jour où il [ce même éducateur] s'était levé vers 7h, pour m'emmener à l'école. Du coup, il n'avait pas dit bonjour à ses, à sa femme et tout. Il était parti avec sa voiture personnelle me chercher le matin. Il a fait ça une semaine entière et en vrai ça m'a quand même bien motivé. C'était en troisième et je n'allais plus trop en cours, vers décembre j'allais pendant deux mois plus en cours. Ça m'a remotivé de janvier jusqu'à la fin de l'année.

Dans cette situation, l'éducateur donne de soi pour que Nathan puisse retourner au collège, ce que le jeune accepte. Cette dynamique se construit comme un moteur pour Nathan qui explique avoir été motivé et avoir tenu les cours ensuite jusqu'à la fin de l'année. Nathan, comme tous les jeunes avec lesquels je me suis entretenu, évoque aussi son plaisir et le bien-être apporté par des sorties sur l'extérieur quand celles-ci pouvaient être possibles.

[Il parle d'un moment passé avec son même éducateur] Du coup, ça m'a quand même bien aidé quand par exemple on devait discuter, on allait dans les restaurants et tout. C'est lui qui m'a fait première fois au restaurant [il rigole]. Je n'étais jamais allé dans un restaurant, c'était cool. C'est les Pad Thai, c'est genre avec des bols et tout, des baguettes. Alors c'est la première fois que je mangeais avec des baguettes [il rigole]. C'était quand même bizarre mais ouais c'était super bon et tout. D'ailleurs, j'y vais encore dès fois. Du coup ça m'a fait plaisir quoi de goûter autre chose que par exemple Mac Do ou Burger King ou quoi.

Léa parle également des temps proposés par ses éducateurs à l'extérieur de son domicile.

C'est est aussi un cadre pour euh [elle réfléchit], nous faire nous échapper moi et ma sœur du, voilà quoi. Nous faire sortir, voir autre chose du coup faire des choses qui nous font plaisir aussi. On va boire un verre donc c'est toujours sympa de boire un verre, tu discutes. Enfin, hormis le concret, c'est ça qu'on fait le plus et ça me fait du bien. Là, ils nous ont proposé de faire un paddle, ils nous ont proposé aussi de faire une sortie en bateau.

Des temps partagés qui se construisent par la disponibilité et la créativité du professionnel qui parfois s'appuie sur son réseau personnel pour mettre en place ce type d'initiative. Ces temps partagés cultivent des expériences positives et vivifiantes pour les jeunes concernés. Ils ouvrent à de nouvelles possibilités, de nouvelles opportunités (capital social, culturel). Comme expérience vivifiante, j'ai l'exemple du café avec Maël que nous prenions à quelques kilomètres de son domicile chaque semaine. Je passais le récupérer chez lui, nous nous rendions dans un bar pour prendre un café et discuter, puis je le ramenaient à son domicile. Cette expérience s'est répétée chaque semaine sur plusieurs mois. A la fin de l'accompagnement, Maël m'avait confié que ces temps représentaient à chaque fois de nouvelles bouffées d'oxygènes pour lui. Un espace de respiration donc supplémentaire à celui des jeux en ligne, un terrain d'expérimentation positif à l'abri de tout autre enjeu.

Ce lien qui se construit avec certains professionnels s'ancre dans le temps et apporte une forme de sécurité et de reconnaissance mutuelle dans le travail accompli. Nathan n'a plus d'accompagnement éducatif mais il sait que « *s'il y a un problème pendant ces trois ans, il pourrait revenir s'il y a besoin [en parlant de son éducateur]* ». Je crois ainsi que la personnalisation des relations institutionnelles, l'investissement affectif des professionnels, leur disponibilité, leur patience, leur empathie apparaissent comme des critères essentiels pour être autorisés voire acceptés à évoluer dans

l'environnement de ces jeunes qui vivent en situation de retrait, alors que la moralisation, la stigmatisation et la suspicion semblent conduire à l'échec.

La situation de retrait chez Malo a généré l'arrivée de nouveaux acteurs (psychologues, psychiatre, éducateur...) qui sont aujourd'hui acceptés par la famille. Il explique que ces accompagnements lui permettent d'avoir de « *nouvelles pistes* » de compréhension sur sa situation de retrait et de « *mieux voir les choses* » comme il dit. Ces suivis leur permettent aussi de ne pas se sentir seuls.

Du côté de la mesure éducative, je crois que c'était plus un soulagement de, d'avoir moins de charge, d'avoir des solutions, de parler ça reste un lieu pour parler. Ça m'a fait du bien, de ne plus se sentir seul. Et pour mes parents c'était un soulagement.

Lorsque je lui demande si l'accompagnement éducatif favorise un nouveau regard de ses parents autour de sa situation de retrait et du temps passé devant les jeux en ligne ou les jeux vidéo, il m'explique :

Mes parents je ne dirais pas qu'ils acceptent pleinement, mais je dirais qu'ils comprennent.

L'accompagnement éducatif, par le biais d'entretiens familiaux, a favorisé ce travail de compréhension et de communication entre le jeune et ses parents autour de la situation complexe de son retrait. Concrètement, des échanges ont été organisés entre Malo, sa mère et moi-même autour du temps passé par le jeune devant son ordinateur ou avec son smartphone. Dans ces espaces de discussion, la mère de Malo a pu reconnaître que l'utilisation du portable et de l'ordinateur sont « *trop importants* » pour son fils. Elle explique qu'il en a « *besoin pour vivre* » même si elle s'inquiète de la situation d'enfermement de son fils qu'un usage des outils numériques viendrait renforcer selon elle. Cette tension qui réside dans l'identité de son fils par les effets du retrait et sa situation de déprise sont ainsi complexes à vivre et à comprendre. Ce décalage entre les éclats de rire qu'elle observe de son fils lorsqu'il est sur les réseaux et son impossibilité à sortir de la maison peuvent dérouter, générer de l'incompréhension et parfois de nouvelles tensions dans les relations.

Ce type de socialisation pose donc des questions et inquiète mais je crois que les différents accompagnements dont la famille bénéficie leur (Malo et ses parents) permet de livrer leurs ressentis, d'être moins seuls et d'accepter petit à petit leur situation.

[Malo] Puis ouais après on a commencé à avoir des pistes par tous les professionnels, on commençait à voir un peu mieux les choses. De commencer une phase d'acceptation de la chose aussi, d'accepter d'être aidé ce n'est pas simple non plus que ce soit pour tout le monde, que ce soit pour maman, que ce soit pour papa.

Concrètement dans le cadre de l'accompagnement éducatif, nous avons passé du temps à discuter, à s'écouter, à confronter des idées / représentations, et à élaborer une forme de connaissance et reconnaissance commune sur leur situation et celle de leur fils. Reconnaître par exemple que « *l'enjeu de la déprise consiste à maintenir des « prises » signifiantes sur le monde⁴³* », et que Malo construit des activités qui font sens pour lui, qui lui permettent de vivre parfois survivre, se construire et / ou se reconstruire dans le sens d'un réaménagement de son existence et non d'un abandon de soi. Des espaces de parole qui progressivement leur permettent de se livrer à l'abri des jugements, des préjugés liés notamment à la situation de retrait de Malo, et qui leur permettent aussi de regarder cette situation non plus essentiellement sous le seul prisme de la peur, de l'angoisse ou encore de la culpabilité.

La relation éducative telle que Malo en parle a été aussi l'occasion pour lui d'acquérir une disposition à la réflexivité⁴⁴ qu'il présente comme une ressource, un enrichissement pour lui-même dans le sens de mieux voir les choses, se sentir moins seul, se sentir aidé...etc. Il dit que l'accompagnement éducatif ça lui fait « *que du bien en vrai* » et qu'il essaie « *de travailler sur soi* » également auprès de son psychologue et son psychiatre.

Léa de son côté explique :

Moi ça m'apporte une béquille de plus. Moi qui étais toute seule avec beaucoup de poids pendant très longtemps. Aujourd'hui à mon niveau personnel j'ai les soins et au niveau familial ça m'apporte une béquille. Déjà, ça m'apporte quelqu'un à qui parler, euh en plus des infirmiers, du psycho et de la psychiatre.

Ces différents espaces dont bénéficient Léa et Malo établissent pour eux l'opportunité de parler et de partager ce qu'ils vivent et qui peuvent leur peser. Des sujets qu'ils n'abordent pas et / ou plus au sein de leur famille ou dans d'autres sphères sociales jusque-là. Ils craignent en effet d'être jugés ou encore rabaissés pour reprendre les mots de Léa. Malo de son côté a peur de construire de la colère chez son père ou encore de faire du mal à sa mère au regard de ses soucis de santé. Cette image qu'ils ont d'eux même, ils ne peuvent l'affronter que dans un autre contexte, auprès de personnes qui n'ont pas les

⁴³ Caradec V., *Idées économiques et sociales*, op. cit., pp. 38-45.

⁴⁴ Coutant I., *Délit de jeunesse : La justice face aux quartiers*, « A la recherche d'une autorité morale », Paris : La Découverte, 2005, pp. 234-274.

mêmes attentes, qui ne sont pas dans les mêmes enjeux et qui font preuve d'une neutralité bienveillante à leur égard⁴⁵. L'établissement de ses relations représente ainsi des espaces de parole pour eux, qui au fil des rencontres avec divers professionnels leur permettent de se raconter et d'établir un récit de soi.

Les propos recueillis dans le cadre de mes entretiens suggèrent que le récit de soi participe à la construction de soi et de son identité. Ils témoignent de bénéfices d'une part d'ordre symbolique tel que la reconnaissance ou encore une certaine légitimation quant à leur situation de retrait. Et d'autre part, d'ordre psychologique puisqu'ils confient que parler leur fait du bien. C'est en effet ce qu'explique Maël lorsque je lui demande s'il y avait quelqu'un autour de lui qui avait conscience de ce qu'il pouvait vivre sur la période de son retrait.

Oui ben les éducateurs. Souvent c'est à ceux que je me suis confié là-dessus où que je me sentais bien d'en parler.

Maël dit que la relation avec ces professionnels lui ont permis de se « *confier* ». Dans la même dynamique que Léa et Malo, je pense que s'il valorise la relation éducative comme un espace de parole, c'est aussi parce que les autres scènes sociales ne lui permettent pas d'aborder des sujets qui comptent pour lui. Les jeunes qui vivent en retrait subissent de la stigmatisation en lien avec leur situation peu commune et un peu hors-norme. J'observe que pour ces jeunes l'entretien peut être saisi comme une occasion offerte de réhabilitation⁴⁶. En effet, Maël se saisit de l'entretien pour mon mémoire tout comme il s'était saisi des espaces de parole avec moi dans le cadre de l'accompagnement éducatif pour expliquer, parfois justifier les raisons qui l'ont poussé par exemple à quitter son apprentissage. Malo aussi raconte ce qui l'empêche toujours aujourd'hui de se rendre au collège alors qu'il souhaiterait pouvoir s'y rendre. Ces espaces leur permettent d'identifier et d'expliquer les différents événements et déclencheurs liés à la construction de leur retrait. Ils participent ainsi à un apaisement autour de leur histoire et de leur situation.

Ces espaces de paroles permettent également de donner une cohérence, et donc du sens, à sa trajectoire biographique⁴⁷. Cet aspect est de mon point de vue très important dans l'expérience de déprise vécue par ces jeunes. En effet, la déprise peut devenir une opportunité si la personne se

⁴⁵ Ibid.

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Ibid.

reconnait dans ce processus, car la déprise « *c'est aussi risquer une rupture de la continuité entre [soi et soi]⁴⁸ ».*

2- Situation de Xavier⁴⁹

Pour terminer mon mémoire, je souhaite partager une expérience professionnelle vécue avec Xavier. C'est un jeune qui a repris contact avec moi en pleine rédaction de mon mémoire courant du mois de juin 2024. Il m'appelle sur mon téléphone personnel que je lui avais laissé à la fin de l'accompagnement en mars 2024. Il m'explique qu'il revient s'installer dans le département chez sa mère car il ne peut plus rester chez son frère en Sarthe. Il me demande alors de l'aide pour contacter la Mission Locale mais je crois surtout qu'il avait besoin de discuter avec moi. Il s'est aussi intéressé à mes études, mon sujet de mémoire et d'autres sujets personnels.

En novembre 2023, je l'accompagnais encore dans le cadre d'un contrat jeune majeur. Xavier m'avait alors formulé à cette période sa demande et son besoin de partir s'installer chez son frère en Sarthe. Il souhaitait prendre de la distance avec sa mère, auprès de qui il avait toujours vécu jusque-là. Je l'avais alors accompagné concrètement là-bas, puis j'avais rencontré son frère et établi les différents relais auprès de professionnels sur place (Mission Locale, CMP) avec l'accord de Xavier bien-sûr. Quelques mois après (mars 2024), nous avons déjeuné dans un restaurant de son nouveau « chez lui » pour nous dire au revoir, non sans émotions. Et pourtant, ce lien de qualité entre nous n'a pas été simple à construire tant pour lui que pour moi.

Quand j'ai rencontré Xavier pour la première fois il avait 15 ans ½. Il revenait d'une hospitalisation d'un mois en pédopsychiatrie. Il ne souhaitait pas d'accompagnement éducatif ni de poursuite des soins. Lors de mes passages à son domicile, il n'ouvrait pas la porte. Et lorsque je rencontrais sa mère, il se montrait sur la défensive avec moi, parfois à distance et parfois agressif. Malgré son hospitalisation Xavier continuait à l'époque de vivre de façon isolée, replié sur lui-même et cloîtré au domicile maternel. Une situation de retrait qu'il vivait depuis ses 13 ans.

Au domicile, Xavier manifestait de fortes angoisses qui pouvaient le faire souffrir et parfois lui faire très peur. Un état qu'il tentait d'apaiser dans l'organisation de son quotidien au domicile. Il passait beaucoup de temps dans sa chambre et jouait aux jeux vidéo. Sur des temps de crises, il pouvait

⁴⁸ Ancet P., *Gérontologie et société* 2018/1(vol. 40 / n°155), art. cit., p.46.

⁴⁹ Xavier a 20 ans ½. Je l'ai accompagné de ses 15 ans à ses 20 ans. Lorsque je l'ai rencontré, il vivait cloîtré dans sa chambre. Xavier a vécu une situation de retrait social caractérisé par un isolement massif au domicile maternel pendant plusieurs années.

manifester des comportements auto et / ou hétéro-agressifs. Malgré un attachement certain à sa mère, Xavier pouvait en effet se montrer très exigeant avec elle, parfois agressif et violent.

Dans cette situation, Xavier refusait toute aide extérieure tant des professionnels du soin que de l'éducatif. Notre accompagnement ne représentait pas l'opportunité d'un changement positif pour lui.

Au-contre, nous représentions une menace, celle de l'extraire de sa bulle ou encore celle de le séparer de sa mère, de ses repères et des sécurités qu'il avait réussi malgré tout à construire pour lui-même. Si d'un point de vue extérieur, son contexte de vie pouvait caractériser en soi un danger pour Xavier, celui d'une entrave à se développer voire d'un risque de passage à l'acte suicidaire, de l'intérieur cette bulle représentait au-contre pour lui un rempart au monde extérieur et de la sécurité face à un monde qu'il ne supportait plus.

Dans son parcours, Xavier a vécu des périodes où il dit s'être senti « arraché » de son environnement naturel / familial dans le cadre de placements en protection de l'enfance ou encore dans le cadre d'hospitalisations toujours contraintes et à l'initiative donc d'un tiers. La carrière de Xavier était déjà fortement teinté par ce parcours institutionnel qui, s'il a pu le soulager sur des temps de crise, a eu aussi pour effet de le fragiliser voire le traumatiser.

Xavier était alors extrêmement angoissé par l'idée que je l'extrais de nouveau de son environnement de façon autoritaire et contrainte. Cette situation a nourri un sentiment de persécution chez le jeune ainsi que de la souffrance chez lui. Les plaintes de sa mère et l'usure à son égard dont elle me témoignait étaient alors insupportables pour lui. Ces propos provoquaient une grande culpabilité chez Xavier conscient de faire du mal à sa mère, sans pour autant pouvoir faire autrement. De plus, les propos de sa mère renforçaient ce risque d'extraction, situation alors très anxiogène pour lui.

Pour le voir, il m'a fallu être décidé à le rencontrer (c'est-à-dire ne pas abandonner, ne pas l'abandonner) et à la fois patient, compréhensif avec ce qu'il vivait. Lorsque Marie-Jeanne Guedj-Bourdieu écrit que « *le seul fil rouge est celui de se déclarer présent, de ne pas céder à l'oubli et à la cassure d'avec le monde des humains*⁵⁰ », c'est exactement de cette démarche dont il a été question avec Xavier. Le socle de ce travail a donc été de faire le pari de la relation avec Xavier, d'être à côté de lui et d'accompagner les mouvements qui en découlent. Tout en respectant son rythme et sa parole, je ne l'ai jamais lâché et j'ai continué de m'imposer dans son environnement sans le discréditer.

Au bout d'un certain temps, Xavier a accepté qu'on se voit. Nos rencontres se sont d'abord organisées de façon hebdomadaire et sur des temps très courts, parfois quelques secondes pour l'entendre me dire qu'il n'était pas disponible, et parfois plusieurs minutes pour partager une partie de Fifa ou encore discuter principalement autour du football. J'ai alors découvert des domaines qui lui plaisent et dans lesquels Xavier dispose d'une grande expertise. Il a accepté de partager ses connaissances avec moi,

⁵⁰ Guedj-Bourdieu M-J., *Troubles psychiques et comportementaux de l'adolescent*, art. cit., pp. 115-122.

et il s'est intéressé à son tour à mes domaines d'intérêts. Le plus souvent, un compromis était trouvé entre nous à la fin du rendez-vous pour déterminer du contenu du suivant.

Petit à petit, il s'est ouvert et il m'a autorisé à découvrir son monde. D'une part, j'ai compris avec plus de finesse la réalité d'un monde empreint de conflits et d'angoisses éclairant sur les conditions de son retrait. D'autre part, j'ai découvert un adolescent en lien avec d'autres adolescents via les jeux vidéo et les réseaux sociaux. J'ai compris qu'il est toujours resté ouvert au monde qui l'entoure et bien renseigné sur ce qui s'y passe. De plus, Xavier démontre une grande intelligence, altruiste et il a des valeurs humaines fortes. Il est par exemple très sensible aux situations d'injustice et il est très ouvert sur des sujets qui touchent au racisme ou encore à l'homosexualité.

Ainsi, cette façon de se rencontrer a été déterminante de mon point de vue dans la construction du lien de confiance entre Xavier et moi-même. Ces modalités nous ont permis de nous apprivoiser jusqu'à se rencontrer. Il y a de la réciprocité dans les échanges et de l'intérêt mutuel porté entre nous. Une dynamique qui a favorisé chez Xavier son expression, se livrant sur ses peurs, son parcours ou encore ses attentes. L'émergence d'un désir aussi, celui de continuer à se rencontrer car notre travail l'aide « à se bouger » comme il dit. Xavier s'est en quelque sorte raconté, il a mis du sens et de la cohérence dans sa trajectoire biographique, et nos rendez-vous lui ont apporté de la reconnaissance et de l'apaisement.

Dans cette dynamique, Xavier a accepté progressivement de sortir de chez lui avec mon soutien. Il a accepté que je lui présente une personne susceptible de l'accueillir chez lui dans le cadre d'un accueil social dans sa ferme. Xavier a accepté de se rendre chez lui une journée par semaine pour y faire des activités ou tout simplement pour y passer du temps. Cette organisation aura duré presque deux ans. Une relation forte s'est construite entre eux dans le respect des besoins de chacun, permettant de maintenir ces accueils malgré les fluctuations en termes de disponibilité et indisponibilité psychique et physique chez Xavier. Lui aussi a pris le parti de ne pas le lâcher, dans les limites de son exercice bien-sûr, et la construction de cet espace a été important et structurant pour Xavier. S'il n'y a plus d'accueil, Xavier a pu lui dire au revoir. Il sait qu'il compte pour cette personne et qu'il peut l'appeler ou passer le voir.

Aujourd'hui, Xavier est donc rentré chez sa mère. Il cherche du travail ou une formation et il accepte d'être aidé dans ses démarches d'insertion par le biais de la Mission Locale notamment. Il souhaiterait également avoir son propre logement, son séjour chez son frère représentant sa première expérience de séparation avec sa mère. Xavier exprime du désir pour lui-même et il s'appuie sur ses ressources pour avancer à son rythme.

CONCLUSION

Certains adolescents que je rencontre dans le cadre de mon travail s'engagent dans un processus de déprise et se mettent en retrait d'espaces de socialisation (famille, école, pairs...), pourtant fondamentaux pour leur construction et leur développement, en raison notamment de difficultés quotidiennes grandissantes qui impactent leur existence.

Si la situation de retrait social d'un adolescent, d'un jeune peut inquiéter et bouleverser son environnement social et familial, le concept de déprise sociale permet d'envisager la perte, la rupture, l'abandon plutôt du côté du remplacement, du changement ou encore d'un réaménagement de l'existence. Les entretiens réalisés dans le cadre de mon mémoire permettent d'apporter une meilleure compréhension ainsi qu'une forme de reconnaissance autour de la situation de retrait de ces jeunes. Ainsi, face aux contraintes que certains jeunes ne supportent plus au sein d'environnements sociaux pourtant habituels, le processus de retrait social apparaît comme une nouvelle opportunité pour se construire un abri, réaménager de nouvelles sociabilités et se donner la possibilité de rebondir. Dans ce sens, leur chambre, les jeux-vidéos ou encore l'intervention de professionnels peuvent devenir pour ces jeunes des leviers nécessaires pour faire face aux violences, aux difficultés et des leviers potentiels pour redonner du sens à leur vie.

Mon travail de recherche est loin d'être exhaustif mais les 4 jeunes enquêtés associés à ceux que j'accompagne dans le cadre de mon travail mettent en lumière le caractère presque vital de ce retrait. Il ne s'agit pas pour ces jeunes de s'affranchir des contraintes par plaisir ou par choix mais bien parce qu'ils ne supportent plus leur cadre de vie habituel et qu'ils n'ont plus les ressources pour y faire face. Le retrait social constitue une sorte de rempart face aux souffrances qui s'établissent au sein de leurs environnements sociaux.

Le retrait social est ainsi un phénomène bien plus complexe qu'il n'y paraît et le travail réalisé dans le cadre de mon mémoire est une façon de lutter contre les stéréotypes et les préjugés qui peuvent être associés à ces situations de jeunes et leur famille. Cette reconnaissance autour du retrait social comme une stratégie de mise en sécurité de ces jeunes est importante à considérer et à prendre en compte par les proches et les professionnels concernés. Cette reconnaissance invite à la vigilance autour des positionnements et / ou décisions à adopter. Il s'agit d'éviter de construire un « nouvel insupportable », pour le jeune en premier lieu ainsi que pour sa famille. Cette reconnaissance invite aussi à considérer ces jeunes dans la mobilisation de leurs compétences pour réaménager leur existence. Ce regard permet de rendre compte de toute l'ingéniosité dont ils font preuve.

Enfin, à défaut d'être immédiatement efficace, l'accompagnement éducatif peut se résumer en une présence à la fois neutre, dans le sens où le travailleur social n'est ni de la famille, ni un proche et ni

un professionnel de l'école, ainsi qu'en une présence bienveillante, attentive, attentionnée et stable pour représenter un soutien voire une potentielle nouvelle ressource pour ces jeunes. Cette position n'est pas simple car le mal-être des jeunes qui vivent une situation de retrait est réel, il s'agit donc de prendre en considération les souffrances sous tendues en amont et celles du présent avec les risques que cette situation peut comporter pour les jeunes qui ne sont pas entendus.

Il n'est pas rare que les travailleurs sociaux soient les seuls adultes à établir un lien stable avec ces jeunes et leur famille. En ce sens, miser sur la relation représente une alternative intéressante à ces situations de retrait voire nécessaire puisque lorsque celle-ci est de qualité, elle permet de tisser un lien qui peut prendre l'effet d'une contrainte sécurisante⁵¹ pour les jeunes concernés et leur famille.

⁵¹ Cyrulnik B., *Quand un enfant se donne " la mort " : Attachements et sociétés*, Editions Odile Jacob, 2011.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrage :

- Cyrulnik Boris, *Quand un enfant se donne "la mort" : Attachements et sociétés*, Editions Odile Jacob, 2011.

Chapitres d'ouvrages et articles :

- Ancet P., *Gérontologie et société* 2018/1(vol. 40 / n°155), « Identité narrative, déprise et vécu du vieillissement », p. 46.
- Caradec V., *Idées économiques et sociales* 2009/3 (N°157), « L'expérience sociale du vieillissement ».
- Caradec V., *Recherche en soins infirmiers*, « Vieillir au grand âge », septembre 2008, p. 32.
- Coutant Isabelle, *Délit de jeunesse : La justice face aux quartiers*, « A la recherche d'une autorité morale », Paris : La Découverte, 2005, pp. 234-274.
- Fansten M. et Bernot-Caboche C., (2021). 2. Le retrait social des jeunes : entre visibilité et invisibilité. Dans : Natacha Vellut éd., *Hikikomori: Une expérience de confinement* (pp. 37-49).
- Fansten, M. & Figueiredo, C. (2015). *Adolescence*, « Parcours de hikikomori et typologie du retrait. », pp. 603-612.
- Furlong A., « Le phénomène hikikomori japonais : un retrait social aigu des jeunes ».
- Guedj-Bourdiau M-J., *Troubles psychiques et comportementaux de l'adolescent*, « Comportement de retrait social et de claustration. Hikikomori », pp. 115 -122.
- Guichard J., Guichard, *Orientation et insertion professionnelle: 75 concepts clés*, « Construction de soi » J. & Huteau, M. (2022). *Construction de soi (Self-construction)*. Dans : Jean Guichard éd., (pp. 108-113). Paris: Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.guich.2022.01.0108>
- Guichard J., (2019). *Construction de soi*. Dans : Christine Delory-Momberger éd., *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique* (pp. 315-321). Toulouse: Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.delor.2019.01.0315>
- Meidani A. et Cavalli S., *Gérontologie et société* 2018/1(vol. 40 / n°155), « Vivre le vieillir : autour du concept de déprise ».
- Paugam S., (2009). Note finale. Dans : S. Paugam, *La disqualification sociale: Essai sur la nouvelle pauvreté* (pp. 211-221). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.

- Père Joseph Wresinki, *Introduction à la rencontre du Comité permanent de recherche sur la pauvreté et l'exclusion sociale, le 3 décembre 1980, au Palais de l'Unesco à Paris*, « La pensée des plus pauvres dans une connaissance qui conduise au combat ».
- Ramos E., (2022). *Agora débats/jeunesses n°92*, « La chambre connectée des adolescents et la construction de soi », pp. 41-54.